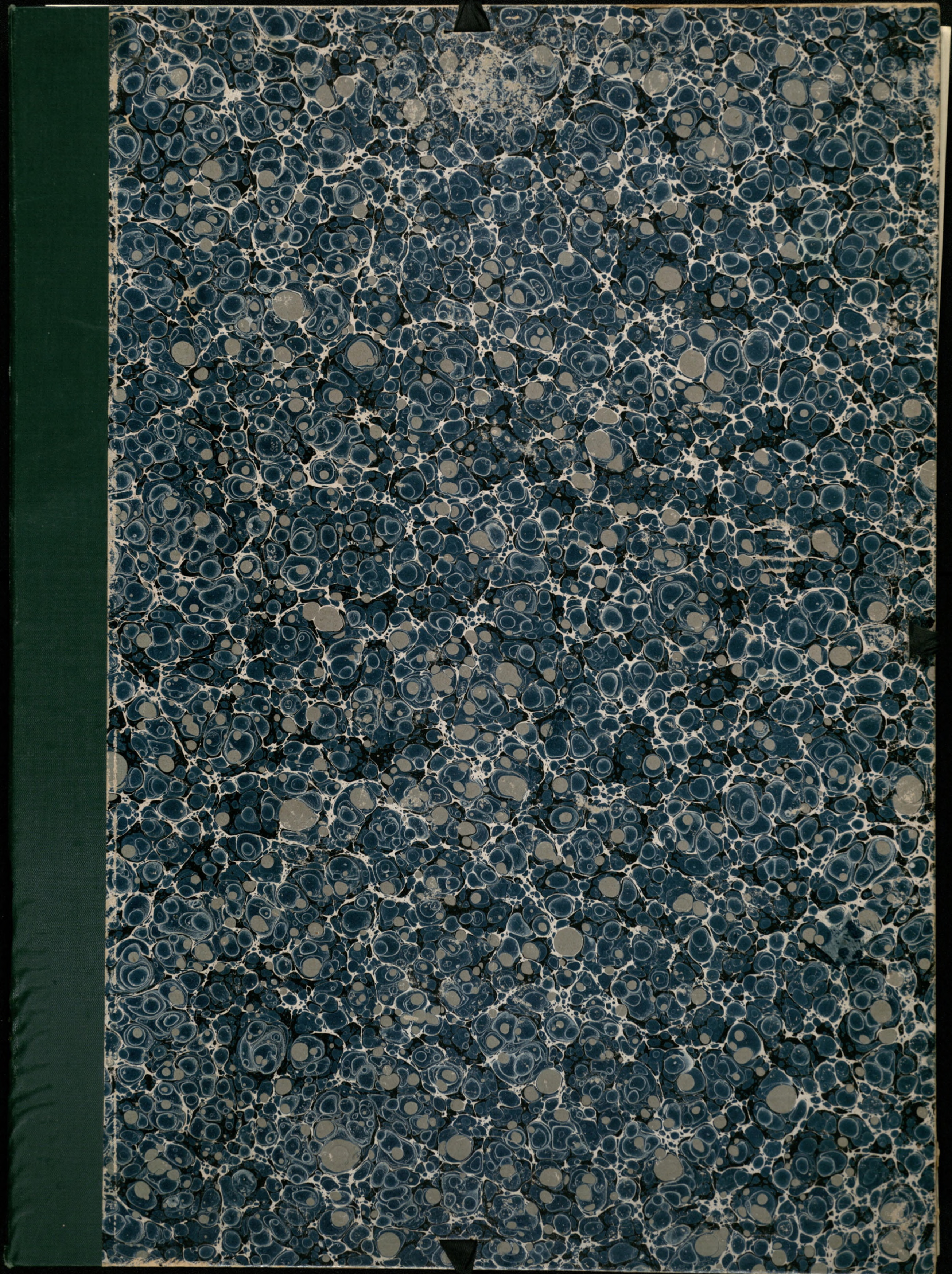
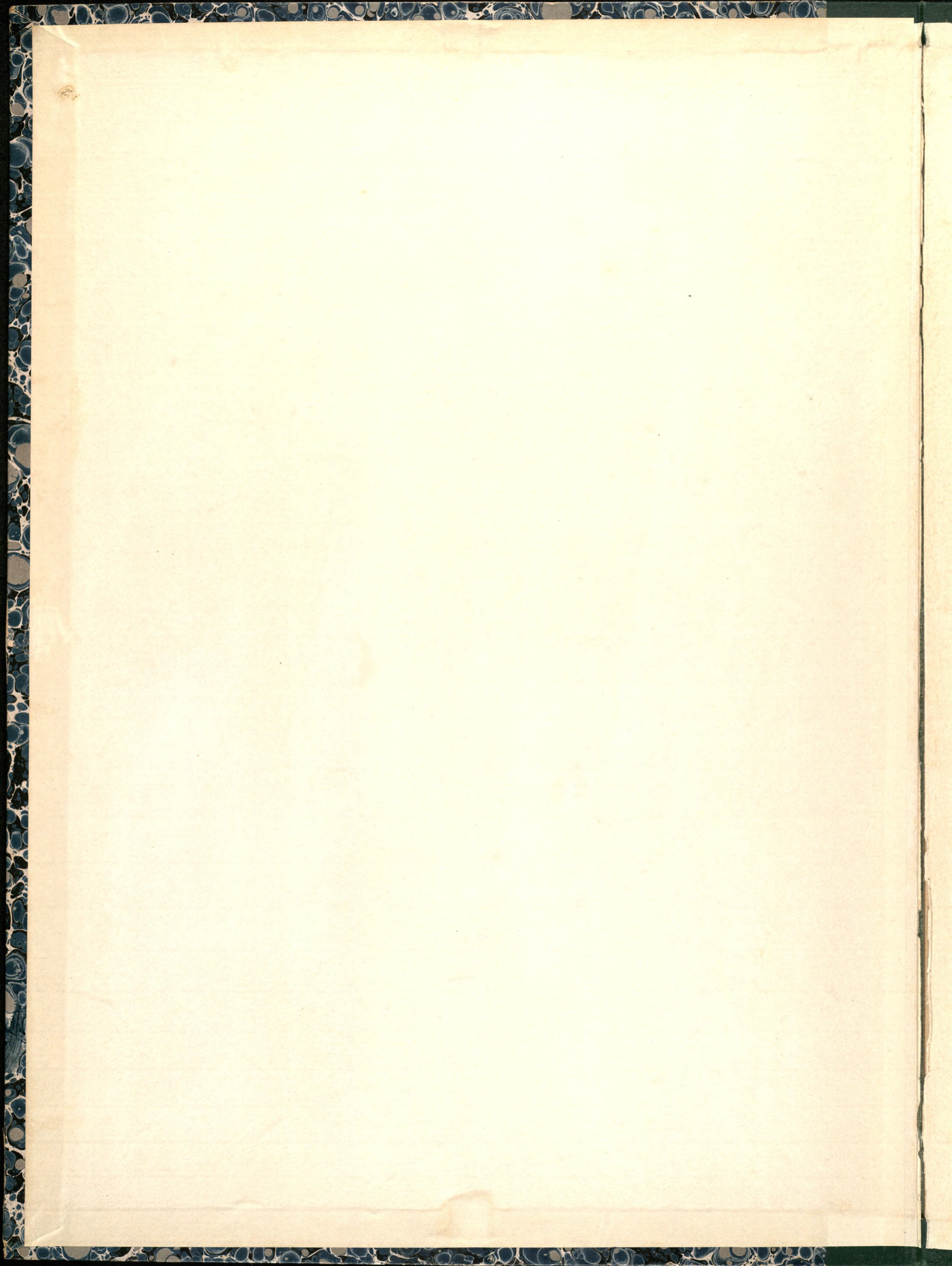






LES VIEUX HOTELS
DE PARIS

Le Faubourg Saint-Germain

TOME IV

Arch
Spec Col
Oversize
NA
7328
T6
v.6

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

MAISON

MAISON

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

Le Faubourg Saint-Germain

TOME IV

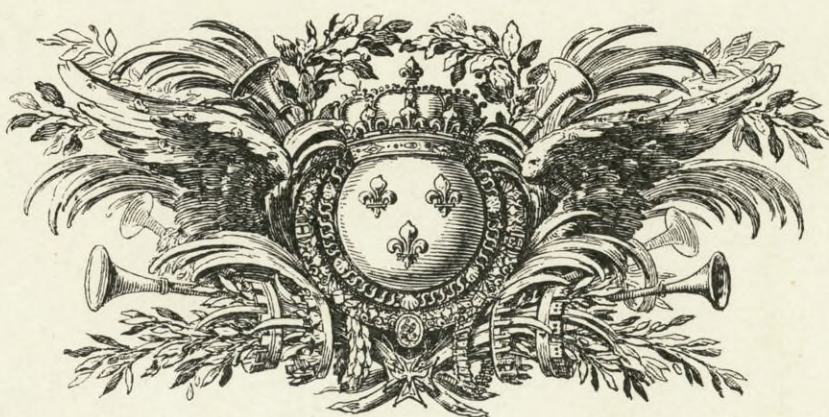
DÉCORATIONS EXTÉRIEURES ET INTÉRIEURES

NOTICES HISTORIQUES ET DESCRIPTIVES

PAR

J. VACQUIER

Secrétaire général de la Société d'Histoire et d'Archéologie du VII^e Arrondissement de Paris.



A PARIS

Chez F. CONTET, Éditeur d'Art, 9, Rue de Bagneux

1920

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

253227

LES VIEUX HOTELS DE PARIS

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

NOTICES HISTORIQUES

ET

TABLE EXPLICATIVE DES PLANCHES

CONTENUES DANS LE TOME QUATRIÈME

HOTEL MASSERANO

Rue Masseran, n° 11

Pl. 1 à 3.

François-Claude Dorigny, procureur au Parlement, possédait en 1744, sur la censive de Saint-Germain-des-Près, 22 arpents, 25 perches, 5 toises, 9 pieds de terrain qui passèrent en héritage, le 27 mai 1766, à ses deux enfants : Anne-Claude Dorigny, docteur, régent de la faculté de médecine de Paris, et Marie-Félicité, sa sœur, lesquels, par acte signé devant Quatremère, le 29 septembre 1783, vendirent vingt arpents aux époux Brongniart. Ceux-ci cédèrent neuf cent toises superficielles au prince et à la princesse Masserano, le 12 juin 1787, pour la somme de 45.000 livres à payer suivant arrangements; ce sont ces derniers propriétaires qui firent construire l'hôtel dont il sera question plus loin par leur vendeur, Alexandre-Théodore Brongniart, architecte du roi, membre de l'Académie royale d'architecture.

Le terrain tout en marais formait quadrilatère par le percement de rues alentour : la rue Neuve-Plumet (rue Eblé), le Cours (boulevard des Invalides), la petite rue des Acacias (anciennement avenue Montmorin et rue Duroc), la grande rue des Acacias que les passants ne tardèrent pas à dénommer rue « Masserane », puis, par ignorance de la prononciation piémontaise, rue Masseran¹. A elle seule, la propriété formait îlot; ses murs de clôture attiraient peu les regards et les hôtes, des étrangers, ne tenaient pas à éveiller l'attention publique sur leurs personnes. Les derniers jours de l'ancien régime paraissaient comptés : les emprunts de 1783, 1784 et 1785 ne pouvaient couvrir la dette, Necker après Turgot préparait des réformes sans les entamer, la liste des pensions se totalisait sur un chiffre incroyable pour la quantité et pour le taux, la faiblesse du roi faisait pis que les vices de son prédécesseur et les traités conclus par Vergennes étaient désastreux. A l'extérieur, la Prusse avait changé de maître, l'Angleterre se trouvait gouvernée par le second

Pitt, les Turcs et les Russes devenaient menaçants, mais les uns et les autres savaient que la France n'agirait pas.

En des temps si troublés, la propriété n'avait plus de cours; celle dont nous nous occupons ne changeant pas de détenteur reprit sa position antérieure dès que la tourmente révolutionnaire fut calmée.

Masserano avait été capitaine des gardes du corps de la compagnie flamande sous les rois d'Espagne Charles III et Charles IV, ce fut ce dernier qui le nomma, en 1805, ambassadeur en France; les journaux de l'époque relatèrent les détails de la cérémonie de remise de la Toison d'or par le représentant de S. M. Catholique à Napoléon et à ses frères.

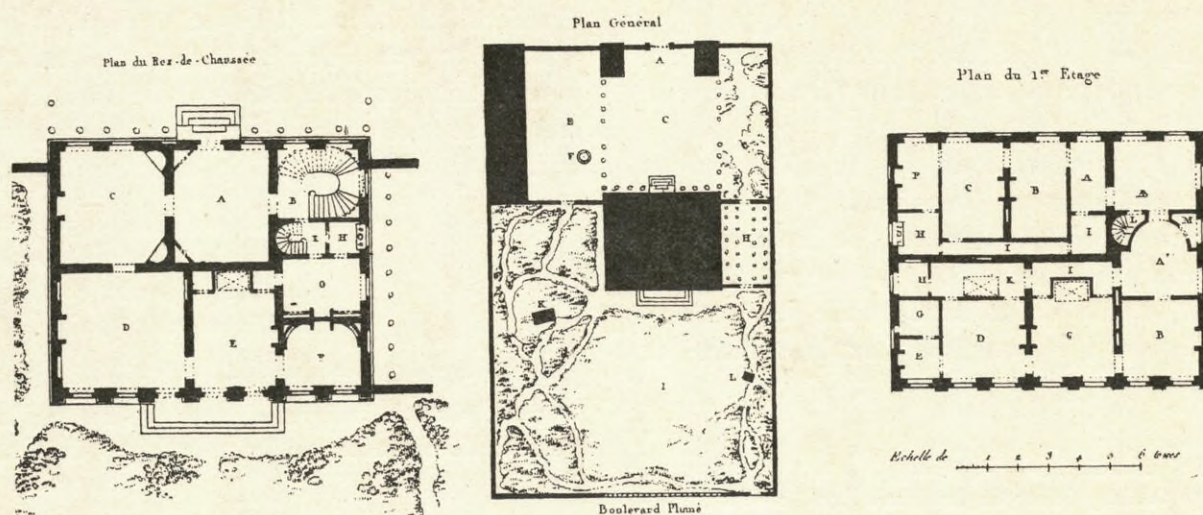
Au mois de mars 1808, Masserano reçut de Ferdinand VII de nouvelles lettres de créance; n'ayant pu les faire agréer, il demanda ses passeports pour Bayonne où se trouvait son souverain, on les lui refusa, il demeura donc à Paris où la police soupçonneuse surveillait ses actes qui ne donnèrent jamais lieu à reproche.

En 1809, Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, le nomma grand-maître des cérémonies et maréchal de la cour avec ordre d'exercer ses fonctions; il accepta l'emploi, mais obtint l'autorisation de rester à Paris, en son hôtel où il résida jusqu'à sa mort.

L'héritage revenait à Charles-Sébastien-Antoine-Pascal Ferrero Fieschi de Crèvecœur, prince Masserano, grand d'Espagne de 1^{re} classe, marié à Adélaïde-Joachim-Augustine de Béthune-Pologne, comme étant seul héritier, au moyen de la renonciation faite à la succession par la marquise de Saint-Sauveur et la duchesse d'Ursel, le 19 janvier 1827, contre versement de 32.500 fr. à chacune d'elles.

Par testament du 23 septembre 1830 qui renfermait les volontés du prince décédé, l'hôtel se trouva appartenir en usufruit à la marquise de Rafélis Saint-Sauveur et en nue propriété, au comte de Rafélis Saint-Sauveur, aux comtesses Baldissero et de Pompara, et aux cinq enfants du duc et de la duchesse d'Ursel, chacun pour un huitième. Le juge tenant l'audience des criées du tribunal civil de 1^{re} instance du département de la Seine, le 7 mai 1836 rendit un arrêt basé sur la nature dudit immeuble et les droits inégaux des co-partageants; indivis, il était impossible à partager en nature, la vente pour licitation en justice entre les parties majeures et maîtresses de leurs droits fut ordonnée sans expertise sur la mise à prix de cent mille francs.

1. Les rues Masseran et Duroc sont encore aujourd'hui plantées d'acacias autour de l'hôtel Masserano; ces arbres sont entretenus et renouvelés par le propriétaire actuel, M. Étienne de Beaumont.



Plans de l'hôtel Masserano.

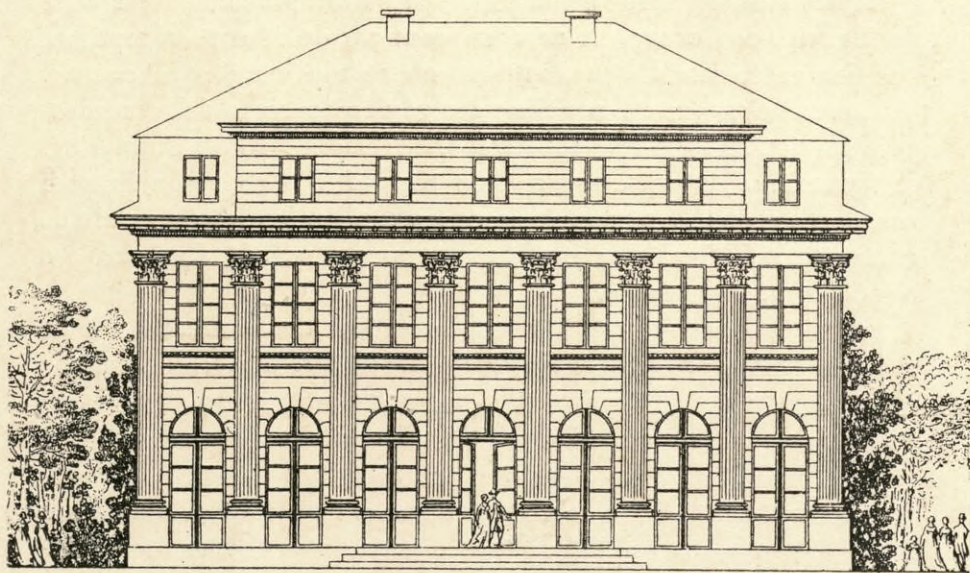
Reproduction d'après J. Ch. KRAFFT et N. RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

L'hôtel dont il s'agit se compose d'un principal corps de logis en pierre de taille, sis entre cour et jardin, élevé sur berceau de caves d'un rez-de-chaussée, d'un entresol, de deux étages et d'un grenier sous comble couvert en ardoise. A droite de ce bâtiment s'en trouve un autre d'une forme carrée aussi bâti en pierre, élevé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage sous comble, couvert en ardoise, ce bâtiment est à usage d'écuries, remises, chambres de domestiques. A gauche du principal corps de logis se trouve une petite cour dans laquelle est un puits.

On entre dans la propriété par une porte cochère donnant sur la rue de Masseran et ouvrant entre deux pavillons aussi bâtis en pierre sur une cour pavée de grès et dans laquelle se trouve un puits. L'un des pavillons sert de loge de concierge, l'autre est à usage de sellerie.

Derrière le principal corps de logis se trouve un jardin à l'anglaise et planté d'arbres d'agrément.

La propriété est entourée de murs sur la façade donnant sur la rue de Masseran et sur celle de droite et de gauche; quant à la partie donnant sur le boulevard des Invalides, elle est entourée d'une grille à barreaux de fer dans laquelle est pratiquée une petite porte d'entrée.



Hôtel Masserano. Élévation sur le jardin.

D'après J. Ch. KRAFFT et RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

L'hôtel fut adjugé, le samedi 7 mai 1836, à Louis-François-Xavier de Clercq et à son épouse Henriette-Aline-Françoise-Ghislaine Crombez, demeurant rue Masseran, n° 3, au prix de 100.500 fr.¹; de Clercq décéda le 28 mars 1838² laissant pour héritiers sa veuve et ses deux enfants: Berthe-Marie-Françoise et Louis-Constantin-Henri; ce dernier habitait au n° 5 en 1863; jusqu'à sa mort, M^{me} de Boisgelin, née de Clercq, occupa la propriété; depuis cette époque, l'hôtel ne changea pas de mains, il est actuellement la propriété de M. le comte de Beaumont, petit-fils de l'acquéreur et qui a eu la grande obligeance de permettre la photographie des vues de son hôtel.

En entrant par la porte cochère du 11 de la rue Masseran, le visiteur traverse une cour carrée qui a conservé son aspect ancien.

La façade de l'hôtel est de ce côté d'une grande simplicité, l'influence antique s'y fait sentir; on la retrouve plus vive encore dans le vestibule décoré de stuc jaune, dallé de carreaux noirs et blancs, qui s'ouvre après le large perron.

L'hôtel a conservé sa division en grands et petits appartements. Bien peu de modifications ont été apportées dans l'architecture de l'habitation et les distributions intérieures.

L'autre façade (planche 1) se présente du côté du boulevard des Invalides dont elle est séparée par un beau jardin à la française, clair et curieux par ses anciens pavages au-devant de la terrasse, ses tonnelles et ses statues. Huit pilastres corinthiens partagent ce côté, l'exhaussent optiquement, tandis qu'un bandeau de postes court comme un entre-deux de dentelles pour racheter la sévérité de l'architecture.

1. Hypothèque et Actes de transcription. Reg. n° 1350, f° 20.

2. M^{me} de Clercq et M. le comte de Boisgelin ont fait donation à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres d'une somme d'environ deux cent mille francs dont les revenus devront être employés à subventionner des publications relatives à l'archéologie orientale (*Annuaire de l'Institut de France*, 1917, p. 129).

De ce jardin on entre dans un salon orné de peintures chinoises anciennes, il sépare un petit salon ovale couleur citron du salon de compagnie (D. du plan) aux boiseries à fond vert Louis XVI et aux dessus de porte figurant les Quatre saisons (planche 3). Là aussi l'aspect de la pièce est resté le même, trois beaux meubles laqués, d'Adam Weisweiler, ébéniste de la reine, ornent les panneaux centraux; la laque noire et les bronzes s'y marient agréablement et se détachent sur la coloration bleu et or de la pièce; un riche tapis de l'époque reproduit les motifs de la boiserie.

De ce salon on pénètre dans la salle à manger qui est en rotonde (C du plan) et qui conserve, elle aussi, la forme primitive; elle est ornée de meubles de Boulle. Ces deux pièces donnent directement dans un vaste salon de musique dessiné par Brongniart pour les fêtes de l'ambassade espagnole; sa boiserie est blanche et or, sa cheminée pourrait être attribuée à Clodion.

Cet artiste exécuta, en effet, plusieurs cheminées, notamment pour la marquise de Serilly et pour le comte de Vaudreuil, rue de la Chaise; pendant la Révolution, il séjourna à Nancy et décora, rue Saint-Dizier, la maison d'un marchand de fer. Cependant le frisson de la chair qui caractérise le modelé des femmes de Clodion est remplacé ici par une scrupuleuse anatomie qu'on attribuerait avec plus de probabilité à Gouthière (voir *Bagatelle*, 3^e série des Anciens Châteaux de France).

Au fond de ce Salon s'ouvrent deux portes donnant sur un salon aux boiseries grises et sur une salle à manger qui commence les appartements particuliers.

HOTEL DE BOURBON-CONDÉ

Rue Monsieur, n° 12.

Pl. 4 à 10.

Dès que le comte de Provence eut, en 1779, fait tracer la rue Monsieur, de son titre de frère du roi, dans le but d'accéder aisément aux écuries qu'il avait l'intention d'y faire construire, Alexandre-Théodore Brongniart achetait les terrains maraîchers des environs et les proposait à qui voulait bâtir, s'offrant d'être l'architecte de la demeure à édifier; or, dans le même temps, « Mademoiselle de Condé demanda à sortir du couvent, ne voyant aucune apparence d'être mariée; elle disait qu'à vingt-trois ans elle pouvait vivre dans le monde et, en même temps, comme il se passait au palais Bourbon bien des choses qui n'étaient pas convenables, elle désirait habiter ailleurs: en conséquence, on lui faisait sa Maison sans qu'on sut encore où elle résiderait¹. »

Elle jeta son dévolu sur l'espace libre qui s'étendait aux confins sud du faubourg Saint-Germain; les enclos qu'y possédait Brongniart étaient à sa convenance, elle en choisit un au milieu de la rue nouvelle et chargea l'architecte-vendeur de lui construire un hôtel. L'emplacement répondait à la situation mondaine de la princesse; ce n'était pas très éloigné du palais occupé par son père au bas de la rue de Bourgogne², elle s'y trouvait suffisamment éloignée de la ville tout en étant proche du chemin de Versailles.

Elle ne se fit pas faute d'aller voir travailler, possédée de la manie des Bourbons grands bâtisseurs, au point que, dans l'enfance, elle avait eu le goût singulier d'imiter les maçons; à Vanves, où son père faisait réparer le château, elle s'affublait d'un sarrau de toile, mettait de mauvais gants et, dans cet accoutrement, portait le mortier, maniait la gâche, en un mot remplissait le rôle de manœuvre³.

D'un enfant l'instinct malfaisant
Trop souvent le porte à détruire,
Princesse, ton goût, en naissant,
Est d'élever et de produire.

L'hôtel était achevé en 1786; tel il était, tel il est encore: « quatre pilastres ioniques annoncent l'entrée; la cour grande et belle est entourée de bâtimens sur ses quatre faces. Les parties latérales sont ornées

1. Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. XV, p. 285 (15 août 1780).

2. Actuellement Chambre des députés.

3. Bachaumont, *Mémoires secrets*, t. VI, p. 16 (24 octobre 1771).

de grands et magnifiques bas-reliefs représentant des bacchantes d'enfants ; les œils-de-bœuf des trois portiques sont aussi enrichis de sculptures. La principale façade de cet Hôtel donne sur un jardin disposé dans le genre pittoresque ; comme il n'est fermé que par une grille du côté du Boulevard (des Invalides), on en voit la plus grande partie et le bâtiment en entier¹. »

C'est dans cet hôtel dont la description des intérieurs est présentée plus loin que s'installa la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé, née le 5 octobre 1757, fille de Louis-Joseph et de Charlotte-Gottfrède de Rohan-Soubise ; très jeune, elle perdit sa mère.

Elle savait lire vers douze ans et ainsi instruite avait quitté le couvent de Beaumont (près Tours) pour l'abbaye de Pentemont où elle était restée jusqu'à sa vingt-cinquième année, enfermée la plupart du temps, si l'on s'en rapporte à Bachaumont dans ses *Mémoires secrets*. Sa famille la destinait pour être l'épouse du comte d'Artois, mais les projets furent rompus ; dès lors, le faste lui devint odieux et Versailles un enfer. Allait-elle chez son père, à Chantilly, elle s'enfermait dans la bibliothèque au moyen de ficelles à défaut de verrous. La vie religieuse qui lui convenait lui fut enfin permise.

Justement l'abbaye de Remiremont vint à vaquer par la mort de la princesse Christine de Saxe ; le chapitre de l'église Saint-Pierre, instruit du désir qu'avait M^{lle} de Condé de se retirer du monde, porta ses suffrages sur son nom le 22 septembre 1786.

Si sa vertu ne pouvait s'accommoder du milieu corrompu de la haute société du XVIII^e siècle, elle ne séjournait cependant guère plus d'un mois ou deux dans son abbaye. Son temps, un peu long à passer puisqu'elle participait peu aux fêtes, était en partie utilisé de 1786 à 1788 à une correspondance entre elle et M. de La Gervaisais : « Son amour était candide et si vif qu'il s'ignorait lui-même ; il était douloureux ; l'obstacle et la souffrance donnaient à ses accents une tendresse ineffable². » Les lettres d'amour au chevalier furent écrites dans le « cabinet bleu » que nous visiterons bientôt.

Le bruit des manifestations populaires n'arrivait pas à la rue de Monsieur, cependant Louise-Adélaïde de Condé, jugeant la royauté désemparée, émigrait le 17 juillet 1789 ; elle rencontra La Gervaisais en passant à Bourbon-l'Archambault ; l'entrevue fit constater l'opposition de leur point de vue politique : lui enthousiaste des idées nouvelles³, elle, par contre, apeurée mais ardente encore dans sa chaste amitié.

Elle parcourut, durant la Révolution et l'Empire, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'Autriche et l'Angleterre.

En 1790, l'hôtel qui portait alors le n° 58 fut enregistré sous le n° 3 des propriétés nationales comme bien d'émigré ; on l'estimait 65.000 livres. L'agence des Subsistances y était installée au loyer de 2.600 livres que payait le citoyen Sellier, ci-devant directeur des transports des Subsistances (arrêté du Bureau du Domaine national, du 29 brumaire an V), pour en jouir jusqu'au 1^{er} germinal suivant ; l'hôtel fut à nouveau vendu le 21 prairial de la même année (loi du 9 germinal) au citoyen Gautier, rue de Beaune, 886, qui en passa déclaration aux citoyens Sands et Henri Salder, négociants américains, moyennant 136.100 francs. Salder vendait sa moitié à son concitoyen le 6 pluviôse an VI.

Joseph Sands, partant pour New-York, céda son immeuble le 27 thermidor an VI, contre 44.000 francs de principal, à Barras Jules-Victor, demeurant à Fox-Amphoux (Var) et représenté par son frère Paul, l'un des membres du Directoire exécutif de France.

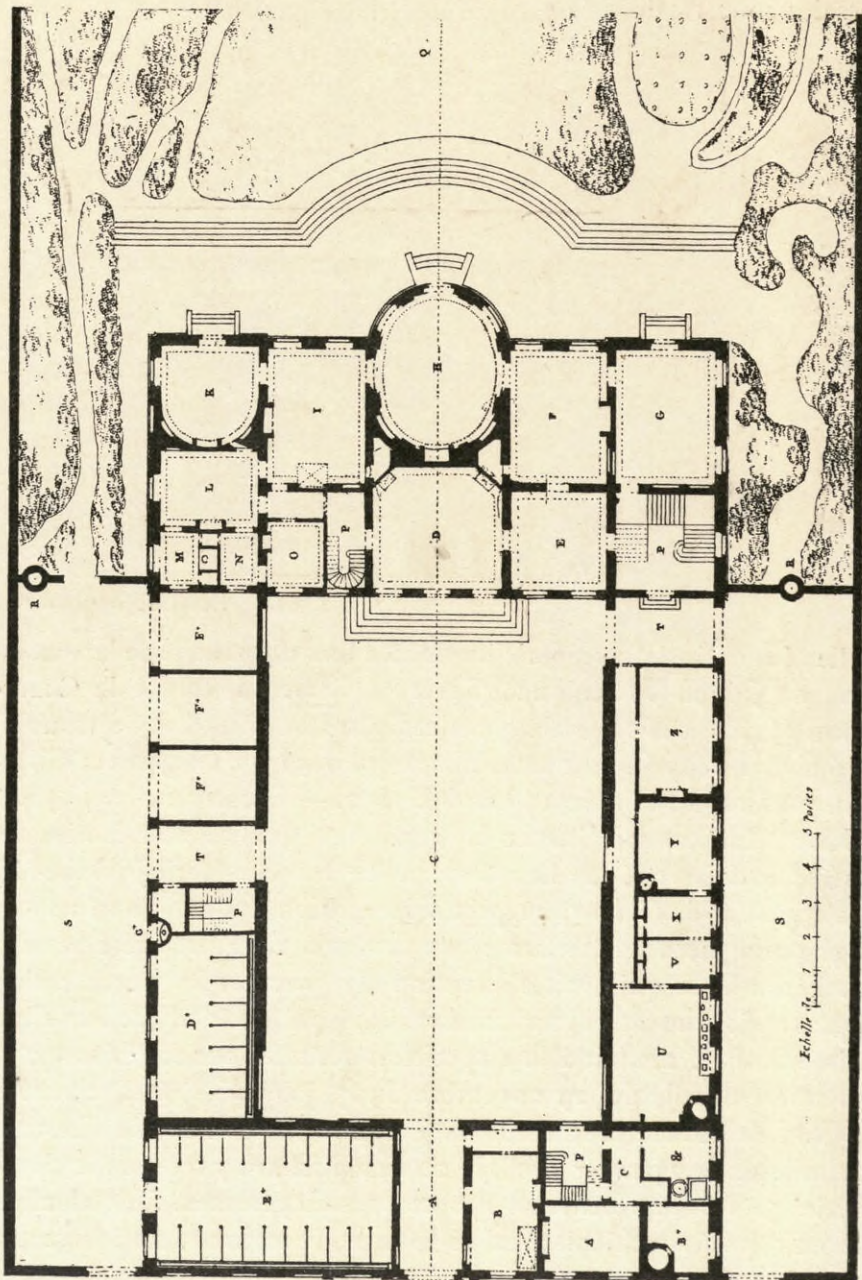
Le 21 floréal an VII, Barras consentait à vendre 48.000 francs, prix principal, l'hôtel de Condé, rue de Fréjus, n° 8, à Sibuet Georges, président du tribunal civil de première instance de Corbeil, lequel le revendit à Antoine Dubois, instituteur, et à Claire-Marie Loyseau, son épouse, par contrat du 1^{er} juillet 1810, pour la somme de 120.000 francs en principal, dont 6.000 furent délégués au général Dieudonné Thiébault pour solde d'une obligation signée par Sibuet.

Les époux Dubois cédèrent à leur tour l'hôtel à Nicolas-Isaac Bourcard de Vanrobais et à sa femme Élisabeth de Zeslin, domiciliés à Bade, le 11 août 1812, contre 150.000 francs de principal, en cinq quittances échelonnées de mai 1813 à juin 1814.

Durant ces transactions, M^{lle} de Condé, bénédictine de Bodney-Hall, avait au cours de ses voyages essayé de la règle des capucines et de celle des trappistines sans y trouver son idéal mystique ; elle rentra en France en 1814, descendit chez sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon, qui demeurait à l'hôtel Matignon, rue de Varenne, et fit en compagnie de la mère Sainte-Rose, une thébaïde du Trianon du fond du jardin. Aux Cent jours, La Gervaisais alors à Versailles, écrivit à son ancienne correspondante pour la prévenir — après vingt-cinq ans de silence — du retour de l'Empereur ; le 21 mars, onze ans jour pour jour après l'exécution à Vincennes de son frère le duc d'Enghien, M^{lle} de Condé repartant pour l'Angleterre entendit les coups de canon annonçant le retour impérial. En 1816, elle rentra dans la capitale et y reçut l'hospitalité de la marquise de Vibraye, rue Saint-Dominique, puis elle se cloîtra, le 2 décembre 1816, chez les bénédictines du Saint-Sacrement, installées au Temple depuis 1814. Elle y vécut entourée de vingt-deux religieuses de chœur, douze converses et cinq novices jusqu'au 10 mars 1824, jour où elle « s'endormit dans le Seigneur », selon l'expression monastique ; son corps fut inhumé dans la chapelle construite en 1822 jusqu'à ce que, l'emplacement ayant été repris par l'État en 1848, la communauté fut transférée rue Monsieur, nos 16 à 20, à deux pas de son ancien hôtel ; c'est là qu'elle repose sous la garde pieuse de ses sœurs spirituelles.

La Gervaisais mourut le 29 décembre 1838, à Paris.

Le marquis de Nicolaÿ (Aymard-Charles-Marie-Thérèse) acquit, le 16 juillet 1825, la propriété de Vanrobais à titre de remploi du prix d'immeubles propres, aliénés en son nom et en se portant fort de son épouse Augustine-Adèle-Charlotte de Lévis, qui mourut le 19 août 1838 ; il acquit en même temps l'immeuble mitoyen, n° 16, qu'il céda, en 1848, aux dames du Saint-Sacrement précitées. Ayant établi sa résidence dans le canton de Fribourg (Suisse), Nicolaÿ vendit son immeuble, par mandataire, au collège arménien ; le contrat fut signé le 5 février 1847 et le prix consenti à 360.000



Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Bourbon-Condé.
D'après J. Ch. KRAFFT et RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

1. Thiéry, *Guide des amateurs et étrangers voyageurs à Paris*, t. II, p. 564 (1787).

2. Violet, *Lettres intimes de M^{lle} de Condé à M. de La Gervaisais*, p. xvi.

3. Dumas-Hinard, *Un prophète inconnu*, 1850, p. 11.

francs. Il s'agissait d'y fonder un collège catholique dont l'établissement avait été autorisé par l'ordonnance du 11 juin 1846. Cette autorisation fut confirmée par le décret impérial du 20 mai 1868.

Les moines arméniens qui arrivaient à Paris conduits par Samuel Moorat appartenaient à la congrégation des mékhitaristes fondée par Pierre Manouk, théologien, né à Sébaste (Asie-Mineure) en 1676, baptisé catholique, moine à quatorze ans et qui prit le nom de Mékhitar (consolateur) dans le monastère d'Edchmiadzin. La persécution qu'il endura des patriarches, ses concitoyens, affermit sa renommée; son ordre fut approuvé par le pape Clément XI en 1712. Il mourut dans l'île de San-Lazaro, près de Venise, en 1749, ayant été contraint à cette retraite par les armées turques.

Le collège de Paris — celui que Samuel Meguerditch Moorat avait fondé à Padoue en 1834 — ne recevait que des Arméniens, les riches en payant, les pauvres gratuitement.

La comtesse de Chambrun, née Marie-Jeanne Godart-Desmarets, acquit l'hôtel à titre de remploi dotal, le 29 mai 1880, du collège arménien (décret d'autorisation du 4 octobre 1877); elle y monta un théâtre, si là plus qu'ailleurs elle manqua de volonté, son âme y vibra par ses poésies exquises¹. Étant décédée sans héritiers, le 27 juillet 1891, dans ledit hôtel, le comte, son mari, recueillit ses biens en qualité de légataire universel.

Le nouveau propriétaire chargea l'architecte Vaudremer de lui dessiner à l'encre rouge (sa vue ne lui permettait, dit-on, la perception que de cette couleur) un oratoire rappelant la Sainte-Chapelle; ne sachant quel sort l'avenir réserverait à sa construction, Vaudremer la renferma dans le mur de façade auquel il laissa sa mission d'art et de protection, se contentant d'exhausser la toiture. Cette copie est intéressante, elle a de beaux vitraux qui ne rappellent guère ceux de l'édifice-modèle, ils représentent, dans les fenêtres de la nef, les douze apôtres et, autour du chœur, les sept Jours (de la création de l'univers) et sept prophètes: les trois premiers et les quatre grands. Entre l'autel et la sacristie, un orgue à moteur mécanique a servi lors des concerts donnés par l'original propriétaire.

En février 1911, M^{me} la baronne Le Pic-Gaillard s'est rendue acquéreur de la propriété; lorsqu'elle s'y installa, de grandes réparations étaient nécessaires, elle les entreprit et les mena à un degré de perfection qui témoigne de son bon goût et de ses connaissances artistiques. L'examen des vues que représentent les planches 4 à 10 est des plus convaincants à ce sujet.

La façade de l'hôtel de Condé est développée en partie sur la planche 4; l'unité de style et d'ornements de la porte et de la maçonnerie, les proportions des étages, la disposition des pilastres caractérisent l'époque et personnifient l'architecte.

Le vestibule dont on voit la partie gauche a été remanié par suite des dispositions qu'il a fallu adopter pour moderniser les accès dans les pièces (D du plan).

La vue de la planche 5 qui est prise de la cour d'honneur, permet de se rendre compte des harmonieuses proportions qui font de cet hôtel le chef-d'œuvre de Brongniart. « Les parties latérales, écrivait Thiéry, en 1787 (tome II, page 564) sont ornées de grands et magnifiques bas-reliefs représentant des bacchantes d'enfants »... « chacun des motifs encastres dans la muraille, ajoute de Champeaux, se répète en formant pendant ». Rien ne choque en cela puisqu'on ne peut embrasser les répétitions d'un même coup d'œil. « Au-dessus de la porte principale, continue Guiffrey dans la *Gazette des Beaux-Arts*, tome IX, p. 170, et des deux portes latérales, un œil-de-bœuf placé dans une archivolte est accosté de chaque côté d'une faunesse accroupie ayant auprès d'elle un petit faune. Le même motif est répété trois fois autour des trois croisées, sans aucun changement. »

Les longues frises rectangulaires mesurant chacune 6^m 80 sur 2^m sont reproduites sur la planche 6. « D'un côté, au centre de la composition, un bouc dressé sur ses pieds de derrière porte un bambin armé d'un thyrses, tandis qu'une demi-douzaine de petits gamins ou de jeunes satyres tirent la monture à l'aide de guirlandes attachées à ses cornes. D'autres groupes avec des thyrses et des grappes de raisin portent une amphore ou recueillent dans des coupes le nec-



Hôtel de Bourbon-Condé. Coupe longitudinale.

Le Musée Social accepta l'immeuble lors du partage de la succession de Joseph-Dominique-Aldebert de Pinetou, comte de Chambrun, décédé à Nice, villa quartier Saint-Maurice, où il se trouvait le 6 février 1899 (testament authentique reçu par Grignon et Girardin, notaires à Paris, le 15 octobre 1897. — Décret du 2 mai 1900). Édouard-Emmanuel Gruner le vendit en qualité de trésorier du Musée Social, sis 5, rue Las Cases, à M^{lle} Isabelle-Marie-Josèphe-Mélanie du Val de Curzay, au prix d'un million et demi; après avoir logé passagèrement les Dames de la Retraite, la propriété passa à M. Féron-Vrau qui avait l'intention d'y installer la presse catholique, mais trouvant l'immeuble mal disposé pour les ateliers d'imprimerie, il le mettait à la disposition des réunions ecclésiastiques, notamment celle du 29 novembre 1907, jour où l'hôtel reprenant le nom de Condé réunissait les évêques protecteurs de l'Institut catholique. Le 2 janvier 1908, le cardinal Richard y recevait le clergé et, le 5, les représentants des œuvres diocésaines. L'hôtel allait devenir palais archiépiscopal si le pape, le trouvant trop luxueux, ne l'eût refusé.

1. Victor du Bled, *La Société française du XVI^e siècle au XX^e siècle*, 8^e série, 1911, p. 195.

tar qui s'échappe d'une urne renversée. »

« L'autre scène est plus mouvementée; deux bambins viennent d'enlever les petits d'une panthère qui s'apprête à les poursuivre et tient sous une de ses pattes un petit satyre renversé. Les jeunes ravisateurs n'ont pas l'air bien émus; voici d'ailleurs des camarades qui accourent à leur aide, tandis qu'en arrière d'autres gamins préparent des guirlandes de feuillage pour enchaîner la bête échappée à l'attelage du char de Bacchus. »

Ces bas-reliefs sont traités avec une liberté, une sûreté, une originalité qui rendent Clodion inimitable.

Au cours des « embellissements » décidés par M. de Chambrun, il fut nécessaire de consolider un mur ébranlé en 1871 par la chute d'un obus tiré du Mont-Valérien; cette réparation décela les bas-reliefs cachés par des planches clouées vraisemblablement du temps des moines arméniens et l'on constata que la première plaque du bas-relief de droite en entrant avait été légèrement écornée; ceci se trouve constaté dans un rapport du valet de chambre du comte de Chambrun.

La façade sur jardin (pl. 7) offre un type assez singulier de con-

struction, un corps central en demi-tour, deux avant-corps aux extrémités en harmonie avec le milieu de l'édifice; à droite, en montant le perron, on lit gravé dans la pierre : BRONGNIART 1786 AEDIT. DAINVILLE 1881 REST.

Pénétrons par ce perron dans le grand salon ovale (H du plan), blanc, gris et or (pl. 8); c'est l'ancien salon à musique ainsi que les attributs au-dessus des portes le confirment. Une gouache de Lawreince, de Stockholm, exposée au Louvre: *l'Assemblée au concert* et gravée par Dequevailer, reproduit ce salon avec quelque invention cependant. « La noblesse... se réunissait parfois chez M^{lle} de Bourbon où se donnaient de petits concerts dans lesquels brillaient les talents de la comtesse Jules, de la comtesse Amélie de Boufflers, de MM. d'Adhémar, de Vaudreuil et du duc de Guines qui jouait supérieurement de la flûte... » lit-on dans les *Mémoires* du comte de Ségur (éd. Barrière, 1879, p. 35).

Les grands rideaux amaranthe, brochés d'or, la pendule à cadran tournant surmontée d'un coq chantant sa victoire, mettent en valeur cette pièce qui n'a malheureusement plus son plafond peint, mais conserve une corniche et des portes bien dessinées.

Au premier étage, la jolie chambre blanc et or, tendue d'étoffes, a le charme du coin intime où s'exposent les souvenirs de famille; c'est par l'attrait de l'art et des reliques que cette pièce aimable et reposante plaira à tous les lecteurs (pl. 9¹).

La gravure du bas de la même planche (9²) reproduit l'ancienne seconde antichambre, c'est actuellement un joli boudoir peint en gris dont les reliefs dorés, qui encadraient jadis les portraits des Condé, forment aujourd'hui des panneaux et des dessus de portes, attribués à Boucher, entourant les Quatre saisons; des sculptures sur le même motif couvrent les linteaux.

La planche 10 est consacrée au célèbre cabinet bleu ou boudoir de M^{lle} de Condé (K du plan). « Là, elle a passé bien des nuits sans sommeil, occupée de son bien-aimé », nous racontent, dans le style du Cantique des cantiques, ses lettres à La Gervaisais¹. La place manque pour analyser la décoration, mais on doit signaler, après la finesse des ornements de la corniche et celle des encadrements, la cheminée de marbre blanc, l'ameublement ancien, les portraits du roi Louis XV et de la reine Marie, les bas-reliefs : Psyché à sa toilette, et Hyménée de Psyché, les rideaux et tentures de taffetas bleu pâle qui remémorent l'époque où Louise-Adélaïde « goûtait là, le plus possible, le charme de la solitude si rare pour les princes, pour elle-même. »

Le plafond attribué à Corneille de Vos (1585-1651) ne peut guère représenter, ainsi que la légende le prétend, la première occupante de cette pièce, « déesse blanche à face ronde² ». L'académie que nous y voyons et que soutient le Temps, présente d'une main la fleur de lys et de l'autre un compas mesurant le globe du monde.

Il reste à citer la salle à manger (I du plan, ancienne chambre à coucher), ses quatre panneaux peints par Watteau de Lille, ses quatre paysages ovales en dessus de portes, ses coffres, console et dresseoir; la chambre à coucher, ancienne salle à manger de l'époque également, décorée de quatre singeries (G du plan); une très belle bibliothèque (E du plan), d'un travail vénitien Louis XV, avec panneaux à cadres de palmes symétriques dorées, trois dessus de portes le Printemps, l'Été, l'Automne et dont le plafond est une singerie.

M^{me} la baronne Le Pic-Gaillard nous a permis de mettre au point notre notice historique en communiquant très largement les archives de sa propriété.

HOTEL D'AVARAY

rue de Grenelle, n° 85

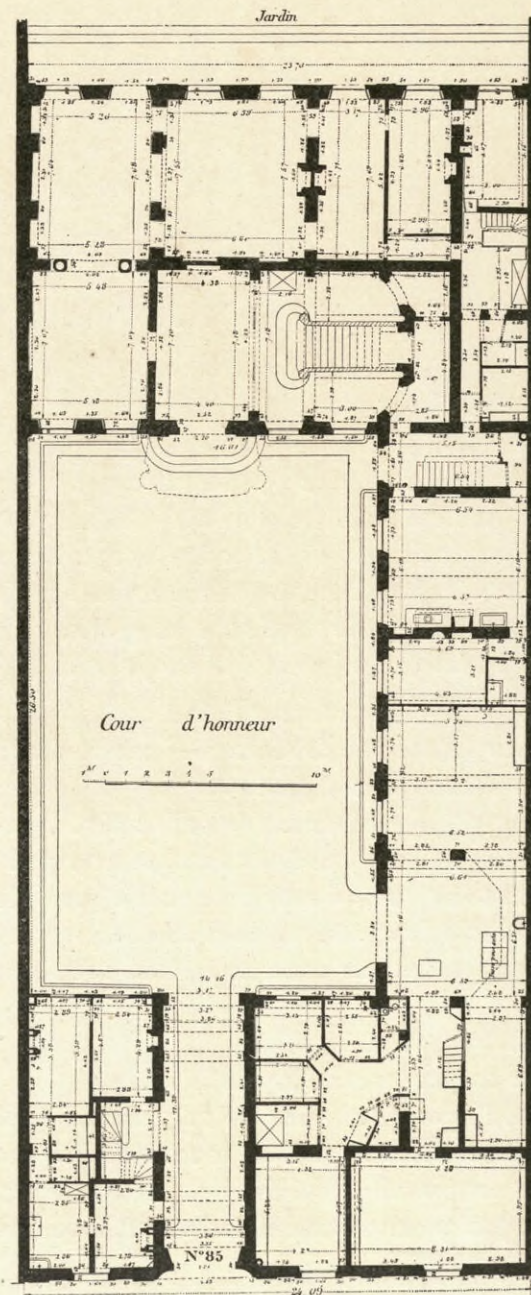
Pl. 11 à 13.

Dans le dossier des actes authentiques que M. le jonkheer doctor John Loudon, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, a bien voulu faire communiquer par M^e Ferrand, notaire, pour l'étude de l'hôtel d'Avaray qui est devenu le siège de l'ambassade de Hollande, l'acte le plus ancien que nous ayons par-

couru est daté du 25 octobre 1629 « avant midy »; c'est le procès-verbal de vente du terrain sur lequel est située la propriété d'Avaray. L'acte commence par la liste des assistants, du prieur, le révérend père Cotton, au dernier moine du chapitre, traitant « avec honorable homme Michel Lemior, maître jardinier », pour lui céder cinq arpents de marais; l'entrée en jouissance prend date de la Saint-Martin suivante contre le versement de cinquante livres tournois, « vente amiable et perpétuelle amortie et non rachetable de bail d'héritage¹ ».

Le marais où fut édifié un petit bâtiment avec cheminée de 12 pieds sur 9 et couvert en tuiles a été conservé dans la famille jusqu'en 1718. A la mort de Michel Lemior et de Jeanne Marchand sa femme, ses héritiers se partagèrent la succession (devant Sevet, notaire à Paris, le 1^{er} avril 1667), Michel Lemior fils eut dans son lot, le troisième, le terrain qui passa, après son décès et celui de sa femme Marie Paysant, à leurs enfants jusqu'au contrat d'acquisition par J.-B. Le Roux, architecte, bourgeois de Paris, rue Froid-Manteau, signé avec Louis Regnouf, héritier par sa femme de cette même pièce de terre, close de murs, qui mesurait de face 12 toises, 2 pieds, à l'autre bout 12 toises, 2 pieds, 4 pouces, d'un côté 53 toises, 5 pieds et vis-à-vis 53 toises, soit en superficie 660 toises.

Le contrat du 10 octobre 1718 était la suite d'une déclaration de command du 23 août au profit du marquis d'Avaray et de Catherine-Angélique Foucault son épouse qui firent bâtir l'hôtel par Aubert, dit-on, mais plus probablement par Le Roux qui, architecte, avait acheté le terrain d'ordre du marquis. Celui-ci, Claude-Théophile Bésiade d'Avaray, décéda le 6 avril 1745 laissant deux enfants, Charles et sa sœur, M^{me} d'Aubercourt. Par suite du décès du premier, le 30 mai 1746, l'hôtel appartint indivis à l'héritière précitée et aux deux fils du feu marquis d'Avaray, Charles-Théophile et Claude-Antoine. Ce dernier resta seul propriétaire à la mort de



Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel d'Avaray.

1. *Lettres intimes de M^{lle} de Condé à M. de La Gervaisais*, p. xxii.

2. Crétineau-Joly, *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé*, t. I, p. 330.

1. Contrat passé devant Garonne et Lemoyne, notaires à Paris. — Prix à payer entre les mains du sergent doyen de l'abbaye, Gilles Roger.

M^{me} d'Aubercourt qui avait un usufruit et par arrangement avec les co-propriétaires sur les biens nus.

Sous le n° 14 du sommier général des propriétés nationales arrêté en 1790 pour le X^e arrondissement, on lit : « Maison, n° 371 à Beziade d'Avaray, père d'émigrés, valeur 45.000 livres, estimée 2.500 livres pour la location faite à divers. »

« La famille de Besiade d'Avaray qui dans le cours de trois générations (1824) compte cinq officiers généraux, un brigadier des armées et plusieurs colonels, est originaire de la province de Béarn où elle est connue par tradition dès le XIII^e siècle¹ » ; celui qui fit bâtir l'hôtel, né en 1655, se distingua à la bataille d'Almanza (1707) ; son petit-fils, Claude-Antoine (1740-1829), député de la noblesse orléanaise aux États généraux, fut emprisonné sous la Terreur mais sauvé du couperet au 9 thermidor.

Le 15 mai 1822, un majorat fut créé au nom du duc et parmi les biens le composant se trouvait l'hôtel d'Avaray.

Joseph-Théophile-Parfait recueillit ledit majorat dans la succession de son père décédé à Paris le 25 avril 1829 ; Louis XVIII le créa lieutenant général en 1814, pair de France en 1815, duc en 1817².

Le majorat dont il a été parlé revint à Ange-Édouard-Théophile à la mort, à Paris, du duc, le 14 avril 1859, majorat qui fut aboli par arrêté du ministre de la Justice du 17 février 1860.

L'hôtel appartient à Jules-Victor-Camille de Besiade d'Avaray par préciput hors part, à titre d'institution contractuelle désignée par le père et Anne-Victorine-Mathilde de Rochechouart-Mortemart, sa mère (Contrat de mariage reçu par Defresne et Ducloux, notaires à Paris, le 30 avril 1855). Cette disposition fut réalisée au décès du père, à Paris, le 2 février 1887, la mère l'ayant précédé d'un mois dans la tombe ; par ailleurs, l'acte reçu en études de M^e Pitoux et M^e Champetier de Ribes, notaires à Paris, le 18 mai 1887, constate la pleine et entière exécution du partage entre les deux enfants, Jules-Victor-Camille susnommé et Marie-Louise-Antoine, épouse du comte de Moustiers.

Le fils décéda le 31 octobre 1894 laissant son épouse née Séguier et deux enfants : Édouard-Joseph-Hubert-Marie et Élie-Marie-Pierre-Victor (Acte de notoriété dressé par M^e Champetier de Ribes le 26 avril 1895). Le testament olographe du duc, daté du 15 mars 1890, et le codicille du 1^{er} juillet 1894 destinaient à la duchesse sa femme la nue propriété de l'hôtel et ses dépendances ; les héritiers interprétèrent cette clause dans le sens d'un legs de la toute propriété et consentirent, par acte reçu par M^e Champetier de Ribes le 29 avril 1895, à sa délivrance comme il vient d'être dit.

Antoinette-Armande-Irène Séguier, duchesse d'Avaray, mourut en son château de Mareil-le-Guyon (Seine-et-Oise), le 7 août 1916.

Les trois héritiers : le duc (Édouard-Joseph-Hubert-Marie), le marquis (Antoine-Louis-Marie-Camille), et Bernard, fils du comte (Élie-Marie-Pierre-Victor), décédèrent le 11 février 1917, entrèrent en possession de l'hôtel d'Avaray chacun pour un tiers conjointement et indivisément entre eux. Ils le vendirent au gouvernement néerlandais en 1920 avec entrée en jouissance du premier avril.

L'état descriptif tient en quelques lignes :

1^o bâtiment en façade rue de Grenelle : rez-de-chaussée, premier étage entresolé, second carré, grenier ;

2^o bâtiment en aile à droite dans la cour : caves, rez-de-chaussée, premier carré, second lambrissé, terrasse sur une petite partie touchant le bâtiment sur rue, le mur de gauche garni de lierre ;

3^o bâtiment principal : caves, rez-de-chaussée, premier et deuxième étages carrés, mansardes sur cour, troisième sous comble côté du jardin ;

4^o cour d'honneur sablée ; jardin.

Le tout d'une contenance de 2.550 mètres.

Le tympan de la porte d'entrée (pl. 11) était autrefois rempli des armes des Besiade d'Avaray³. Une lourde addition composée de deux palmettes en plomb a été fixée de chaque côté ; quatre consoles élégantes prolongent l'ensemble décoratif qui occupe la par-

tie supérieure de la grande porte, partie qui seule est décorée finement de trophées, les autres panneaux n'étant vraiment pas « affamés », selon l'expression courante.

En pénétrant dans l'immeuble, les regards embrassent la façade de la planche 12¹ dont l'ornementation après les clefs de fenêtres et les armes du fronton est principalement constituée par les balcons ; cette même planche 12² montre le balcon central.

La planche 13 reproduit, elle aussi, un type de ferronnerie, mais celui-ci a été divisé en panneaux ; il comporte, de plus, la disposition ascendante et la disposition tournante, deux difficultés dont le serrurier s'est joué pour dérouler sa double rampe sans donner un « sens » qui résulterait de motifs inégaux.

La vue du salon reproduite sur la même planche a été prise avant la décision de modifier l'arrangement de cette pièce, elle n'est présentée qu'à titre de souvenir documentaire. La décoration daterait de la Restauration, lorsque le favori du roi rentrant dans l'hôtel de ses pères fit réparer l'immeuble ; le style Empire subissait alors un remaniement, c'est pourquoi le projet qui a pu être bien conçu dans ses grandes lignes ne répond plus au but actuel dans l'emploi des locaux, toutes les sculptures, corniches, chapiteaux, portes et chambranles étaient en staff. M. Gabriel Morice, architecte, apporte actuellement ses soins à orner et disposer le tout convenablement.

Nous remercions S. E. Monsieur l'Ambassadeur et M^e Ferrand, notaire, qui ont bien voulu faire mettre les archives de la propriété à notre disposition.

HOTEL DE ROCHECHOUART

Ministère de l'Instruction publique
rue de Grenelle, n° 110.

Pl. 14 à 19.

L'hôtel du ministre de l'Instruction publique occupe, au dire de Girault de Saint-Fargeau, l'emplacement d'anciens jardins du couvent de Bellechasse et de l'hôtel de Villars (actuellement 7^e mairie) qui formèrent la propriété consignée sous le n° 51 de la censive du 9 février 1753 sous ce titre : « maison et terrain à M. Paturault, de deux arpens cinquante-trois perches cinq toises vingt-neuf pieds trente-six lignes de surface ». Plus tard, l'abbaye de Pentemont fournit également du terrain, puis des immeubles quand l'Université s'y installa.

A Paturault succéda Pierre-Charles Delarivière, conformément aux termes du contrat de vente du 17 août 1776, signé en l'étude d'Arnault, notaire à Paris.

L'année suivante (actes des 12 octobre 1776 et 30 décembre 1777) M^{me} de Courteilles s'en rendait acquéreur au prix de cinquante mille livres, dans l'intention d'y construire un hôtel particulier entre cour et jardin ; l'architecte Mathurin Cherpitel [1736-1809] qui habitait tout près, rue de Bourgogne, n° 37, fut chargé d'établir les plans. La maison qu'il édifia est celle qui existe aujourd'hui, mais bien moins dégagée qu'alors ; pour se l'imaginer sous son premier aspect, il est nécessaire de supprimer la haute construction sur la rue de Grenelle, celles plus récentes que longe la rue de Bellechasse, le groupe d'immeubles mitoyens et les deux avant-corps, en ailes qui l'assombrissent et rétrécissent ses belles lignes.

Lors de son achat, M^{me} de Courteilles, née Madeleine-Mélanie Fyot de La Marche, était veuve de Jacques Barberie-Courteilles ; à sa mort, l'héritage revint à sa fille unique Madeleine-Henriette de Barberie de Courteilles, épouse de Louis-Roger de Rochechouart (acte du 17 messidor an XII). L'opinion, dit Bachaumont dans ses

robe, chevalier-commandeur du Saint-Esprit le 30 septembre 1820 ; Louis XVIII lui avait déjà manifesté sa reconnaissance « l'an premier de son règne » par les lettres patentes écrites de sa propre main : « voulons et nous plaît que vous et vos descendants en ligne masculine, issus de légitime mariage, portiez à l'avenir dans l'écusson de vos armes, l'écusson de France : d'azur à trois fleurs de lis d'or, et que vous preniez pour devise : *Vicit iter durum pietas* (Lettre du 1^{er} juillet 1795). Cette devise occupe le fond du manteau de pair timbré de la couronne de duc qui environne l'écu supporté par deux lions ; les armes étaient : d'azur, à la fasce d'or, chargée de deux étoiles de gueules, et accompagnées en pointe d'une coquille d'or, à l'écusson de France brochant sur la fasce.

Une transformation complète de l'hôtel s'effectue actuellement (1920).

1. Courcelles (Le chevalier de), *Histoire généalogique et héraldique des pairs de France*, t. III, p. 29.

2. Maurice Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, N° 21431.

3. A la rentrée du roi, en 1814, d'Avaray fut pourvu de la charge de maître de la garde-

Mémoires secrets (t. XXXIII, p. 168 [1788]), regardait ce Rochechouart comme très susceptible de corruption lorsqu'il était gouverneur et lieutenant-général de l'Orléanais.

L'occupante de l'hôtel qui allait lui laisser son nom était citée dans la chronique judiciaire pour sa naïveté : Reviers de Mauny, émigré rentré en France, avait été condamné à mort le 9 mai 1793 ; M^{me} de Rochechouart versait quatre-vingt mille livres à Fouquier-Tinville afin qu'il épargnât le ci-devant, mais Mauny fut guillotiné et sa protectrice prévenue « que, si elle ouvrait la bouche, elle lui serait fermée pour longtemps ». A part cette plaie d'argent, elle ne fut point inquiétée trop vivement et passa la tourmente à l'abri dans sa propriété jusqu'au 20 messidor an XII, jour où elle la vendit contre la somme de 185.114 livres pour l'immeuble, plus 12.147 livres pour les objets mobiliers ; elle était veuve, l'acquéreur se nommait Pierre-Jacques-François Augereau, général commandant de l'armée de Brest, il habitait Paris, rue de Grenelle, n° 1121, division de la Fontaine de Grenelle.

Ce dut être sous le Premier Empire que les belles réceptions dans l'hôtel du n° 110, rue de Grenelle, furent le plus brillantes.

Augereau, fils d'un maçon et d'une fruitière du faubourg Saint-Marceau, avait débuté dans les armées de la République en qualité d'engagé volontaire, en 1792 ; il parvint en quelques années au grade de général de division. Lors de la proclamation de l'Empire, il était créé maréchal de France, grand aigle de la Légion d'honneur et duc de Castiglione. Toujours dévoué à sa propre fortune, il modifia son opinion pour l'acquiescer considérable et obtint la pairie par sa soumission à Louis XVIII, mais ni Napoléon, à qui Augereau demanda son pardon au début des Cent jours, ni Louis XVIII, revenu à Paris, ne consentirent à oublier sa versatilité ; « l'obscur enfant de Paris » mourut d'une « hydropisie de poitrine » le 4 juin 1816, à l'âge de cinquante-neuf ans, en son château de La Houssaye. Napoléon à Sainte-Hélène porta ce jugement sur son ancien compagnon d'armes : « Sa taille, ses manières, ses paroles lui donnaient l'air d'un bravache, ce qu'il était loin d'être quand il se trouva gorgé d'honneurs et de richesses, lesquelles d'ailleurs il s'adjudgeait de toutes mains et de toutes manières... Il était incapable de se conduire ; il n'avait point d'instruction, peu d'étendue dans l'esprit, pas d'éducation... »

Sa veuve était sa seule héritière sous condition de verser cent mille francs au frère du maréchal — qui devint lui-même baron et lieutenant général — et autant à son neveu.

L'immeuble, dont nous rapportons ici l'histoire, portait le n° 97 ; passé sa porte cochère, un passage pavé et planté d'arbres conduisait à une grande cour circulaire à l'entrée de laquelle, de chaque côté, deux pavillons de trois étages suivis de petites constructions et cours précédaient le corps de logis qui, au fond de l'avenue, s'élevait sur cave, rez-de-chaussée, premier et second étages avec mansardes du côté nord ; au delà de l'hôtel s'étendait le jardin. La contenance totale était d'un arpent¹, tenant sur le devant à la rue de Grenelle ; au fond, à Fontaine ; à droite, à Durac (la rue de Bellechasse ne datant que de 1805) ; à gauche, à l'hôtel de Brissac.

M^{me} Augereau, riche et titrée, épousa en secondes noces le comte Charles-Camille-Joseph-Balthazar de Sainte-Aldegonde, colonel aide de camp du duc d'Orléans, demeurant rue Saint-Dominique, n° 36, sous le régime de séparation des biens (contrat passé devant Louveau, notaire à Paris, le 6 octobre 1817).

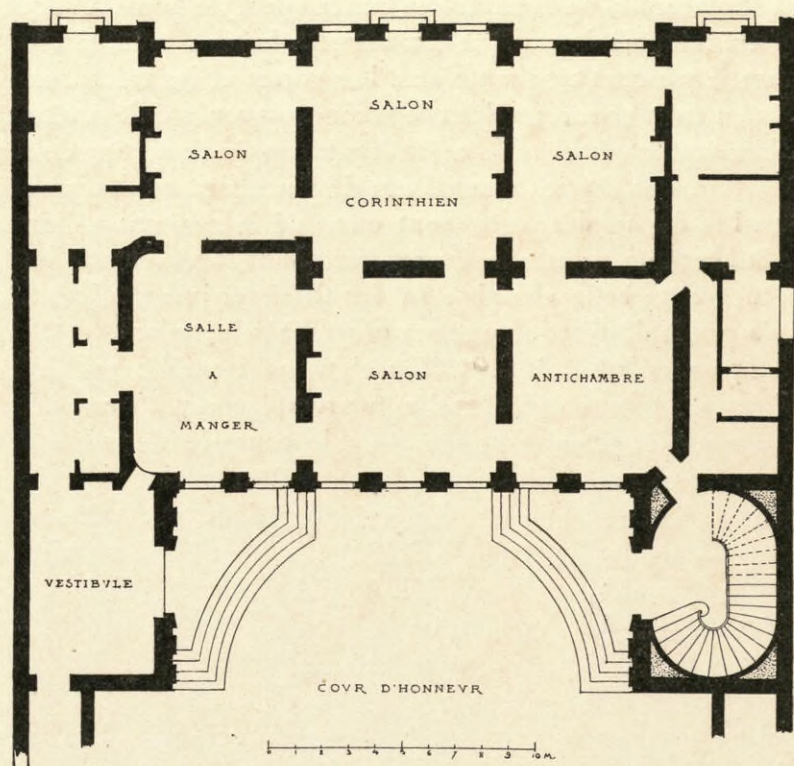
Avec autorisation de son mari, la comtesse de Sainte-Aldegonde céda, le 10 janvier 1829, contre la somme de 450.000 francs, l'hôtel qui portait alors le nom de son second mari, à l'Université, en la personne d'Antoine-François-Henri Lefebvre de Vatimesnil, ministre secrétaire d'État, grand maître de l'Université, demeurant en son hôtel rue de Bourbon 4202 (rue de Lille n° 92 actuel), désigné par l'ordonnance royale du 4 janvier 1829 pour représenter l'État. M^{me} de Sainte-Aldegonde habitant Saint-Petersbourg avec son mari, fut représentée au contrat signé devant Lombard et Louveau, notaires à Paris, par le baron de Malvirade, maître des requêtes au Conseil d'État, consul général de France en Russie, le 2 juin 1829 ; quittance de 160.750 fr. sur le prix de vente fut donnée le 30 octobre 1830².

1. L'arpent de Paris, équivalait à 34 ares, 19 centiares.

2. Actes authentiques communiqués sur place par l'aimable entremise de M. Moine, chef du service intérieur du Ministère.

L'état descriptif des lieux est le même que celui du 5 décembre 1821 ; la façade sur rue est décorée, au rez-de-chaussée, de deux colonnes isolées de style ionique sur socle et portant un entablement et un attique ; le passage à la suite est garni de chaque côté de bornes qui se continuent dans la cour au-devant des façades où l'on en compte quatorze reliées par des chaînes.

L'hôtel, bien isolé entre ses deux pavillons, la cour circulaire devant, le jardin clos de murs derrière, les remises à gauche, avait l'aspect actuel, n'étaient la charge des énormes marquises dont s'enlaidissent tant de belles architectures, ni l'ombre des bâtiments ajoutés à diverses époques ainsi qu'en témoigne l'annonce d'un million de réparations urgentes mentionnée au *Moniteur universel* du mardi 12 mai 1840. Déjà, en 1831, des communications avaient été établies avec les différents bureaux pris à loyer rue de Bellechasse. Les constructions les plus récentes dues aux plans de M. A. Gagné, architecte (bâtiment d'angle avec cadran sculpté de Raoul Larche), datent de 1912 et 1918.



Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Rochechouart.

Une courte description ajoutera peut-être à l'intérêt des planches qui illustrent cet ouvrage.

La façade en pierre de taille (pl. 14) se développait autrefois en ligne droite, percée à chaque étage de onze baies, les constructions en retour les ont réduites à sept ; elles sont agrémentées de pilastres d'ordre corinthien avec bases et chapiteaux, et de quatre demi-piliers d'angle du même ordre, modillons et rosaces avec denticules ; au rez-de-chaussée et au premier étage, les appuis des croisées sont armés de balustres ; l'étage en attique est décoré de pilastres à chapiteaux portant entablement à ovales ; au-dessus, devant les chéneaux, se dresse un acrotère décoré de piédestaux et balustres.

La façade sur jardin (pl. 15) est de même élévation et comporte trois corps, l'entablement est taillé de denticules, attique et acrotères sont également semblables, mais l'avant-corps du milieu est décoré de guirlandes et de chutes de feuilles sous les appuis à consoles des croisées du premier étage ; au-dessus des archivoltes des fenêtres du rez-de-chaussée, se croisent des branches de laurier avec nœuds de ruban ; aux deux arrière-corps, des postes sculptées forment tableau d'encadrement.

Le jardin à l'anglaise a conservé son tapis de verdure, ses massifs d'arbustes, ses bordures de fleurs et de plantes d'agrément sous des sycomores, acacias, ébéniers, arbres de Judée, etc.

De toutes les pièces les mieux conservées, le salon corinthien du rez-de-chaussée, entre le salon rouge et le salon Molière, a gardé ses ornements dorés sur fond blanc ; il est éclairé sur la cour par trois baies gardées de huit balustres. La vue de ce salon que donne la planche 16 permet d'apprécier l'harmonie de la décoration entière de cette vaste pièce et de juger combien elle se rattache à l'ornementation extérieure ; les planches 16 à 19 en donnent les détails à grande échelle.

La porte et les pilastres de la planche 17 sont du meilleur style Louis XVI; on y trouve une curieuse distribution où l'alternance des lignes rachète la profusion des guirlandes, des rubans, des oves.

Les médaillons en reliefs qui surmontent les portes (pl. 18) représentent la Paix, la Guerre, la Musique, la Cosmographie, les Sciences, les Arts; ils sont accostés d'amours portant des attributs. Le faite des glaces est orné des symboles rappelant la Guerre et l'Amour, le Commerce et la Justice.

La cheminée, à elle seule, prend toute la planche 19. Le manteau est revêtu d'un chambranle à capucine en marbre brèche d'Alep; des pilastres cannelés à socle et chapiteau soutiennent la traverse filetée formant encadrement d'une bande de rinceaux naissant de cornes d'abondance. Le contre-cœur et l'intérieur des jambages sont armés de plaques de fonte.

D'autres appartements sont également intéressants à parcourir; leur utilisation nouvelle en a fait changer les noms mais très peu la décoration. Une exception doit cependant être faite. Il existe, ouvrant sur le jardin, un boudoir très curieux de style Louis XVI qui n'a point été remanié depuis que les ouvriers habiles terminèrent leur ouvrage il y a cent cinquante ans. Les portes et les trumeaux sont divisés en trois panneaux dont le second est sculpté; le revêtement des chambranles est orné de méandres traversés d'une tige de fleurs et de fruits, des thyrses remplissent de leurs pampres les panneaux étroits. Les dessus des portes sont ouverts à la perfection, l'un rappelle la Musique, l'autre le Commerce. Malheureusement la place qu'occupe cette belle chambre l'a fait délaisser jusqu'aujourd'hui; elle n'a pas la destination que ses ornements lui valent.

Du 17 mars 1808 à 1815, l'enseignement public prit le nom d'Université; à cette époque, elle fut remplacée par une commission renouvelée chaque année sous le contrôle du ministre de l'Intérieur, puis, par ordonnance du 26 août 1824, par le ministre des Affaires ecclésiastiques. La création d'un ministère spécial remonte au 10 février 1828, M. de Vatimesnil en fut le premier titulaire, il hérita des attributions de grand-maître de l'Université.

L'administration logée 110, rue de Grenelle, pourvoit à l'établissement et à l'entretien de toutes les maisons d'instruction, bibliothèques, écoles spéciales, observatoires, etc.; elle nomme le personnel enseignant, présente un budget et des comptes, confère les grades universitaires, contrôle et surveille l'enseignement libre.

HOTEL DE SALM

rue de Lille, n° 64.

Pl. 20 à 26.

Si l'hôtel de Salm était bien dégagé, que sa silhouette se détachât sur un fond d'arbres, son titre de palais paraîtrait moins pompeux, mais le site ne l'a pas permis; plus funestes encore à sa destinée, l'encaissement de la Seine puis le percement souterrain d'une voie de chemin de fer ont exhaussé les quais au point de cacher un demi-étage des substructions.

Rousseau l'a édifié à partir de 1782 sur un devis approximatif de trois cent mille livres; les travaux durèrent cinq ans par suite des embarras financiers du prince allemand de Salm-Kyrburg, son propriétaire, qui se trouvait, chaque jour, sous le coup d'être arrêté à la requête des créanciers.

Né le 13 mai 1746, ce prince venu en France à l'âge de vingt-cinq ans, logea d'abord rue d'Enfer, puis rue de Varenne; il acheta, vers 1780, à la princesse de Conti, le terrain du quai pour y faire élever mieux qu'un hôtel d'où la vue sur la Seine serait vraiment belle; le château des Tuileries placé vis-à-vis ajoutait l'attrait d'un fameux voisinage et enorgueillissait ce principule « qui ne trouvait personne d'assez bon pour lui ».

Bien que la fortune de la princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, sa femme, épousée le 29 novembre 1781, fut engagée dans le million de dépenses des constructions, il devint impossible à Salm de solder ses dettes; quand il entra dans l'immeuble de la rue de Lille, c'était comme locataire de son architecte.

Salm avait en France le brevet de colonel au titre étranger, ses parchemins de prince allemand suffirent pour le lui faire obtenir, sinon les ridicules d'un vulgaire spadassin dont témoigne son duel avec Lanjamet en 1776¹. C'est avec ce grade qu'il prit possession nominale de son somptueux hôtel. Tilly, en ses *Mémoires*, raconte qu'à une fête que Salm donna dans son palais, l'affluence était si considérable que « beaucoup de personnes qui se trouvaient dans son salon pouvaient le croire, lui aussi, invité au bal »; le lendemain, « une nuée d'huissiers, de commis, de recors soutenus par le guet, tombaient à son domicile et saisissaient tout ». Complètement à bout de ressources et d'expédients, il offrait pour sortir de ses dettes, nous apprend la *Gazette des Deux-Ponts* de mars 1786, de faire épouser son neveu, qui se mourait de la poitrine, à la fille de son maçon Thévenin, mariage in extremis qui l'aurait rendue princesse.

Député de la Lorraine à l'Assemblée constituante, Frédéric III de Salm était encore nommé commandant d'un bataillon de la garde nationale. Le 23 août 1790, sa femme mourut de chagrin lui laissant un fils² sur les trois et la fille qu'il avait eus d'elle en mariage, car il existait un fils naturel qui sera connu sous le nom de Renneberg.

Salm-Kyrburg affichait, dans son hôtel qu'on appelait le « Club de Salmigondis », des allures de démagogue pour se concilier les bonnes grâces de la Convention; les comités surveillaient ses allures qui étaient douteuses; il traînait en somme une vie d'expédients qui aboutit à une sérieuse compromission dans la conspiration dite des Carmes; Salm fut enfermé pendant trois mois et, le 5 thermidor an II (23 juillet 1794), déféré au tribunal révolutionnaire; condamné à mort, il écrivit une lettre pleine de bassesse à Robespierre, mais deux jours plus tard, un vendredi, le couperet de la guillotine le supprimait du nombre des ci-devants; poltron, dévergondé, prodigue et filou au jeu, ne sachant même soutenir quelques instants de conversation, il lutta sans cesse entre la tenue d'un vaniteux ou celle d'un truand.

A la mort de Salm-Kyrburg, ses biens avaient été confisqués; ils furent rendus à la famille par décret du 17 septembre 1795. L'hôtel devint la propriété d'un certain Lieuthrand, autrefois barbier à Corbigny (Nièvre), enrichi par l'intrigue dans les fournitures aux armées, qui se donnait le titre de marquis de Beauregard. Il offrit des fêtes particulièrement brillantes en 1796 et 1797 que le *Moniteur universel* du 1^{er} thermidor an VI stigmatise, ajoutant que ces soupers fins n'étaient courus que parce qu'ils étaient prétexte à conspirations. Bientôt, ce marquis-mercandi achetait Bagatelle, ce qui ne l'empêchait pas d'entretenir M^{lle} Lange sur le pied de dix mille livres par jour, payables d'avance, augmentant cependant encore sa fortune par les jeux de l'agio et les marchés véreux³.

Pendant un mois il fut gardé à vue dans son hôtel, mais il s'échappa, emportant dans la doublure de sa soubreveste hollandaise des pouvoirs illimités signés « Louis XVIII ». Arrêté, le tribunal de la Seine le condamna à la marque et à quatre ans de fers pour avoir vendu au Gouvernement du charbon qui ne lui appartenait pas (*Moniteur* du 29 frimaire an VII). Il mourut au bagne de Toulon.

En juillet 1797, M^{me} de Staël entrant dans l'hôtel de Salm avec son mari, ambassadeur de Suède, réunit des amis politiques à ses décadis; elle contribua à la désignation de ministres tout en négligeant sa toilette, mais elle eut son club bien à elle qu'on appelait le « Club des salmistes » ou « Club des salmichiens ».

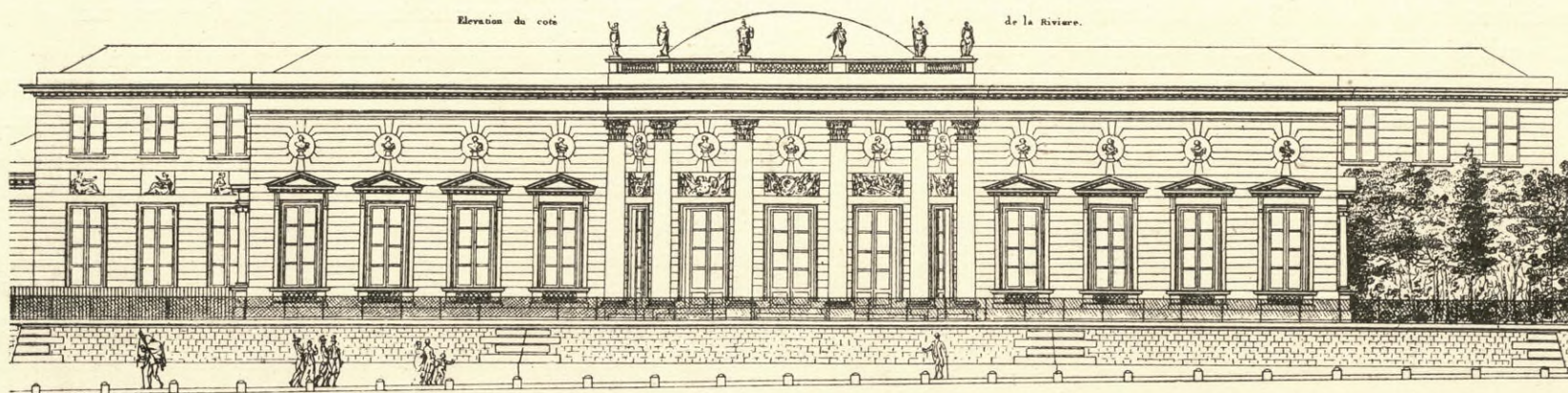
Plus que gênante, menaçante, pour la politique du Directoire, M^{me} de Staël dut quitter Paris.

Durant l'exil de la « pie sédition », l'ordre de la Légion d'honneur proposé dans les conseils du Gouvernement pour récompenser les services civils ou militaires était établi par décret des Consuls du 29 floréal an X (19 mai 1802). Il devint nécessaire de trouver un local pour installer le conseil de l'ordre et ses bureaux; le 8 fructidor an XI (25 août 1803), Lacépède, grand chancelier, proposait à Bonaparte l'hôtel de Salm pour les archives puis l'École militaire,

1. Madame du Deffand, *Lettres*, t. II.

2. Otto de Salm-Kyrburg, mort en 1835, se distingua, au cours des guerres de l'Empire, par un courage hors ligne; il postula, en 1831, le trône de Belgique.

3. Goncourt, *Histoire de la société française pendant le Directoire*, p. 21, 1899.



Hôtel de Salm. Façade sur le quai d'Orsay. D'après J. Ch. KRAFFT et N. RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

le premier jour complémentaire de l'an XI; l'hôtel de Castries, rue de Varenne, le 13 vendémiaire an XII; enfin, le 28 pluviôse an XII (17 février 1804), la préférence revenait à l'hôtel de Salm qui, sur poursuite des créanciers et « requête de la dame de Vallais de Saint-Remy, était adjugé 239.050 fr. au profit de Vallon substituant Lambert de Sainte-Croix, avoué de la Légion d'honneur. Devinck, banquier, ayant surenchéri jusqu'à 250.000 francs, l'hôtel fut de nouveau licité et, le 13 floréal an XII (3 mai 1804), adjugé par Dherbelot, président du tribunal, à Lambert de Sainte-Croix, 251.000 fr. »¹.

La prise de possession se fit le 14 juillet 1804.

Les travaux de construction s'étaient élevés à 595.611 livres 11 sols 8 deniers; les réparations confiées à Frédéric Peyre, architecte, coûtèrent 396.525 francs, cependant le premier grand chancelier ne put y habiter convenablement.

L'hôtel a subsisté jusqu'aux incendies du 23 mai 1871 après lesquels il fut en partie réédifié.

Les terrasses se trouvaient jadis à trois mètres au-dessus du quai d'Orsay derrière l'édifice. « Il est regrettable que cette façade soit, par les circonstances qui en ont dégagé l'aspect, celle qu'on voit le plus, et ne réponde pas par sa décoration et son élévation au reste du bâtiment². » La partie circulaire qu'on y remarque enferme le salon de la rotonde, le décor s'achève par des colonnes corinthiennes, huit fenêtres des deux côtés de l'édifice et cinq du centre surmontées de tables de marbre dont les trophées ont été sculptés par Moitte au prix de 600 livres; Roland a fourni les dix-neuf gros bustes d'antiques à 304 livres et Moitte est l'auteur des six statues allégoriques qui entourent la coupole.

Lors de la construction, l'alignement du quai ne fut pas respecté, l'hôtel empiétait d'un mètre à peu près; l'architecte édifiait cependant sur le terrain acquis, s'appuyant sur la permission du Bureau de Ville, du 27 juin 1721, accordée à M^{me} de Conti lorsqu'elle fit clore de murs sa propriété. Gracieusement, la permission fut renouvelée le 20 octobre 1782.

Telle quelle la vue de cette maison d'habitation de 1788 offre encore aujourd'hui « des apparences, écrivait Legrand en 1808, de monument public, c'est-à-dire d'un édifice consacré à des institutions et à des usages qui exigent de l'étendue dans les plans et une sorte de pompe extérieure ».

1. Bonneville de Marsangy, *La Légion d'honneur. 1802-1900*, p. 272, 1900.

2. J.-G. Legrand et C.-P. Landon, *Description de Paris et de ses édifices*, 1808, t. I, 2^e partie, p. 89.

Un arc de triomphe fermé par une grille sert d'entrée rue de Lille, n° 64 (pl. 21); des deux côtés se profile une double colonnade qui aboutit à deux pavillons, en avant-corps; chacun de ces pavillons porte un bas-relief de vingt et un pieds de long sur cinq de haut; celui de droite, composé de personnages et d'animaux, est de Roland¹ et représente *une marche de sacrifice*, il figura au Salon de 1783², le modèle en avait été exposé au Salon Pahin de La Blancherie en 1781; celui de gauche est *un cortège funèbre*, il n'est certainement pas du même auteur ainsi qu'en témoigne la note marginale à l'encre rouge de la main de l'architecte Rousseau sur le mémoire de deux mille livres arrêté à la somme de mille livres pour livraison du premier bas-relief seul.

Le second bas-relief peut être de Boquet (Simon-Louis), qui modela des bas-reliefs pour les appartements tandis que son fils peignait des panneaux décoratifs, ou de Moitte³ qui s'était spécialisé en produisant, au Salon de 1785, une vestale pour Joubert, trésorier des états de Languedoc, et une Ariane pour Bradfort; la comparaison de cette œuvre aux autres de Moitte permet de l'attribuer à Boquet.

La planche 23 présente la perspective du palais au delà des grilles. Les deux *Renommées* de 2 m. 60, payées cent vingt livres l'une, sont de Moitte. Soixante-deux colonnes d'ordre ionique réunissent le porche d'entrée à l'hôtel en contournant la cour suivant un promenoir couvert où sont nichés des bustes antiques, promenoir interrompu au milieu de chacun des côtés.

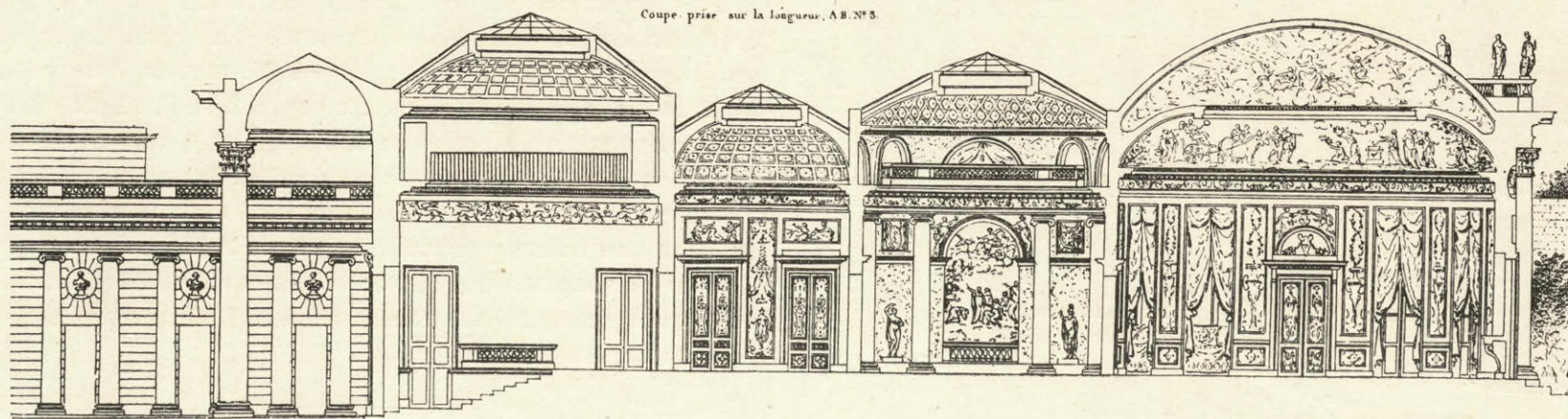
Le péristyle est soutenu par six colonnes corinthiennes et décoré d'un long et très beau bas-relief en plâtre, *Fêtes de Palès*, par Moitte (fêtes des troupeaux et des bergers qui se célébraient le 21 avril), soldé 360 livres; il est accompagné d'une guirlande à hauteur de l'entablement de la porte de bronze sur laquelle des couvre-clous étoilés remplacent les aigles et les fleurs de lis d'antan.

Avant de pénétrer dans les salons, rappelons que les quatre candélabres de bronze qui se dressent aux pans coupés du minuscule

1. Roland, Philippe-Laurent (13 août 1746 — 11 juillet 1816), logé au Louvre, exposa au Salon de 1789 les portraits des deux enfants de Rousseau l'architecte. « Lors de ses débuts dans la sculpture, il s'était livré à l'étude des bas-reliefs. » David d'Angers, *Roland et ses ouvrages*, 1847, in-8°, p. 19.

2. *Nouvelles de la république des lettres et des arts*.

3. Moitte, Jean-Guillaume (11 novembre 1746 — 2 mai 1810), exposa le portrait de M^{me} Rousseau, femme de l'architecte, au Salon de 1783; il a exécuté depuis une fête de Cybèle (terre cuite), une fête bachique et les dessus des frises et bas-reliefs pour le monument de la Fédération au Champ-de-Mars, il habitait alors rue de l'Université, n° 3 (près de la rue des Saints-Pères).



Hôtel de Salm. Coupe longitudinale. D'après J. Ch. KRAFFT et N. RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

parterre étaient destinés, en 1870, au château de Saverne où Napoléon III avait projeté de créer une maison d'éducation pour les filles de soldats décorés de la médaille militaire. L'ensemble des jardins et cours a 3.227 mètres superficiels.

Le plan et la coupe des constructions qui ont une étendue de 2.693 mc. 85 nous ont servi pour la visite du palais, sous la conduite de M. le gardien-chef très au courant des aîtres de la maison et, par autorisation de M. le général de division Dubail, Grand Chancelier de la Légion d'honneur.

Après avoir gravi les quelques marches du vestibule, on a devant les yeux l'enfilade des salons. Ce vestibule couvert de différents stucs divisés en panneaux est un peu obscur, il contient deux bronzes : la *Prière d'Abel*, par Croisy, et le *Jeune père*, par Vauréal ; deux marbres : l'*Odysée*, de Cavelier, et *Pénélope*, de Taluet ; une galerie bordée d'une grille contourne la pièce à hauteur du premier étage dont elle dessert les appartements ; au plafond, des fresques en grisaille par Vanoni représentent les attributs de la paix et de la guerre.

Il est nécessaire de remarquer que l'intérieur de ce charmant petit palais fut détruit par les incendies de 1871, ce sont les noms des artistes qui déterminent la date des œuvres ; ces œuvres sont mentionnées pour mémoire, elles ne font l'objet ici d'aucune reproduction parce que le présent ouvrage est uniquement consacré aux décorations anciennes authentiques.

Le salon d'attente est couvert de six toiles : le *Palais de la Légion d'honneur*, par Lansyer (1875) ; une *distribution des prix à Ecouen* dans la salle des gardes du château, par Navlet ; le *château d'Ecouen* (extérieur), par le même ; la *maison d'éducation des Loges*, par Desgoffe ; une *procession dans le cloître de la maison de Saint-Denis*, par Chardin (1877) ; la *maison d'éducation de Saint-Denis*, vue du parc, par Flan-

drin. Deux dessus de porte : les *Arts* et les *Sciences* et deux trophées d'armes complètent le revêtement artistique des murailles.

Le salon des grands chanceliers, ainsi nommé parce qu'il contient les portraits des hauts dignitaires de l'ordre, reçoit la lumière par des baies ovales s'ouvrant sur un plafond vitré et par deux cintres à jour garnis de grilles et formant tribune. Deux inscriptions rappellent la fondation de l'Ordre et la réédification du palais. A mi-hauteur, des cadres d'or ovales contiennent les effigies des grands chanceliers dans l'ordre chronologique ; Lacépède, le premier des chanceliers, et Macdonald sont représentés par deux bustes. Un pupitre supporte le livre d'or à la riche reliure dont le vélin porte les noms des légionnaires qui ont souscrit pour la reconstruction du Palais en 1871 ; au-dessus est une grande toile d'Yvon représentant le Premier Consul. Dans les angles de la pièce, de hautes vitrines renferment : l'une des décorations françaises, les trois autres des décorations étrangères ; le Président de la République ne passant jamais à son cou le collier d'or de grand-maître de l'Ordre, il serait curieux de l'exposer dans la première vitrine. Les dessus de porte représentent : *Napoléon couronnant les artistes*, par Yvon ; la *première distribution des insignes de la Légion d'honneur*, sous le dôme des Invalides, par Vigée, d'après Debret. La coupole peinte par J.-P. Laurens est consacrée à *Bonaparte et aux grands chanceliers* ; le génie de l'Histoire écrit à son livre les noms des hommes illustres. Le sol est couvert d'un grand tapis dit des seize cohortes numérotées autour d'une étoile centrale.

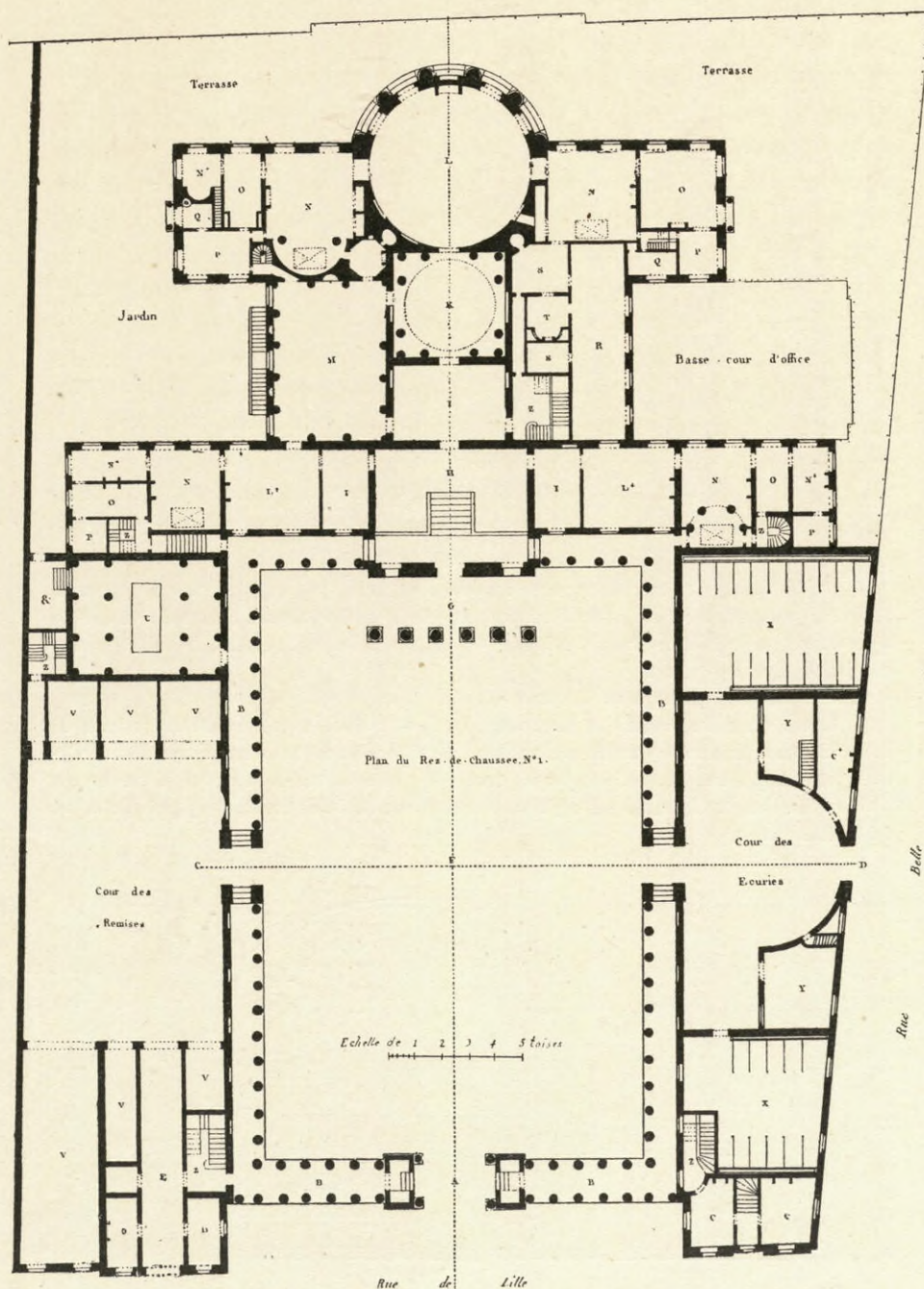
Le salon de la rotonde a treize mètres de diamètre, c'est le plus riche du palais ; ses cinq portes-fenêtres ouvrent sur les trois mètres de large de la terrasse côté du quai d'Orsay. L'ancienne décoration de la coupole était de Boquet fils, elle a été repeinte par Maillot et représente l'*apothéose de Napoléon I^{er}* au milieu des hommes illustres : héros, héroïnes, savants et guerriers ; quatre impostes sont couvertes de compositions de Sirouy ; les entre-deux représentent *sainte Geneviève*, *Duguesclin*, *Jeanne d'Arc* et *Bayard* ; douze médaillons figurent les *sciences et les arts* sous les traits de personnages qui se sont distingués dans ces spécialités au cours des XVIII^e et XIX^e siècles. Une pendule et des candélabres sur la cheminée, un grand lustre au centre de la pièce sont des spécimens appréciés du style empire ; ils ont été offerts depuis la restauration du palais par Richard Wallace ; quatre vases de Sèvres, des meubles de salon, des statues complètent la décoration ; le parquet est lui-même à citer avec ses bois mariés de chêne, d'acajou et de palissandre.

A droite de ce magnifique salon, plusieurs pièces sont belles et confortables : le salon dit de l'*Aurore* à cause de son plafond, peint par Ranvier ; le salon des *Muses* qui doit son nom aux tableaux d'Ehrmann. La salle à manger peut réunir cinquante convives autour de sa table d'acajou ; son plafond représente l'*Harmonie* par Blin, une toile de A. Fournier d'après Hennequin : la *distribution des décorations de la Légion d'honneur par Napoléon I^{er}* au camp de Boulogne, quatre dessus de porte de Cain et des Amours complètent la décoration.

A gauche de la Rotonde, on traverse un salon Louis XVI, puis un salon bleu qui possède deux marbres en encoignures, le cabinet du grand chancelier et le bureau des officiers d'ordonnance ; enfin la salle des délibérations du conseil de l'Ordre, où se dresse fièrement le buste du Premier Consul par Oliva, puis le cabinet du secrétaire général.

On ne peut oublier le bâtiment de l'administration, 1, rue de Solférino, et exprimer — tardivement — le regret de ce que les souscripteurs de 1871 n'aient pas préféré acheter pour y loger les bureaux un immeuble de l'autre côté de la rue de Lille où l'incendie avait accompli de grands ravages, plutôt que de déprécier le coquet petit palais sous la masse de trois étages de pierre ; on y constate les traces d'un projectile de la Grande Guerre qui éclata sur le rail du tramway à quelques pas de la porte d'entrée.

Tout le pourtour des bâtiments est orné de bas-reliefs répétés dont quelques-uns (d'auteurs inconnus) sont reproduits par la planche 26.



Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel de Salm.
D'après J. Ch. KRAFFT et N. RANSONNETTE, *Nouvelle Architecture Française* (1802).

MAISON DE M. AUBERT

Place du Palais-Bourbon, n^{os} 6 et 6^{bis}

Pl. 27 à 31.

Le marquis de Saisseval, maître de camp, commandant un régiment de dragons, demeurait en son hôtel, rue de Bourbon (rue de Lille), lorsqu'il vendit, au prix de 9.750 livres, cinquante-cinq toises d'un terrain qu'il possédait place du Palais-Bourbon aux époux Aubert. (Contrat signé devant Bréhard le 16 juin 1789.)

A cette date, la place du Palais-Bourbon était lotie et complètement tracée conformément à l'autorisation accordée à Louis de Bourbon, prince de Condé, lorsqu'il faisait agrandir le palais qui porte encore son nom (Chambre des députés).

Aubert (Antoine-Charles), architecte, et sa femme Marie Gilberte-Félicie Séguin habitaient rue Saint-Honoré, n^o 78; la construction achevée, ils la vendirent à Albert-Paul Damesme-Davau qui l'occupa immédiatement; la maison portait alors le n^o 1550, le nouveau propriétaire la paya 80.000 livres si l'on s'en rapporte à l'acte dressé par Bréhard, le 28 juin 1792¹.

Le 11 germinal an XIII, le notaire Mathieu passait contrat entre Damesme-Davau et Michel-Archange Duval, comte Dumanoir, mandataire du vicomte de Ségur, pour la vente à ce dernier, contre le versement de 85.000 livres de prix principal, de l'hôtel de la place du Palais-Bourbon qui comprenait également une aile droite.

Le propriétaire, frère cadet de Louis-Philippe de Ségur, militaire et auteur dramatique (1756-1815), fut un homme du monde spirituel et brillant qui eut une véritable passion pour le théâtre et la poésie chantante.

Le 6 mars 1815, Alexandre-Joseph-René-Claude de Ségur cédait, pour la somme de 95.000 livres, son hôtel aux époux de Boisgelin qui en rendirent l'habitation des plus agréables en y annexant, les 16-18 avril 1826, un jardin de quatre cent vingt-cinq mètres quarante-cinq acquis, au prix de 33.750 francs, du comte de La Rochefoucauld, rue Saint-Dominique, n^o 100, qui l'avait lui-même acheté au comte de Caraman le 25 mars 1820. Ce jardin avait été formé pour partie d'un marais dépendant de l'ancien hôtel d'Auvergne (adjudication du 30 mai 1744 au bénéfice de Caraman père), pour partie des sieur et dame Gueffier (contrat du 19 janvier 1769).

La marquise, veuve de Bruno de Boisgelin, née Cécile-Charlotte-Marie-Gabrielle d'Harcourt, étant décédée le 12 octobre 1844, la propriété appartint en succession et indivisément au marquis de Béranger, 95, place du Palais-Bourbon, à la marquise de Rafélis Saint-Sauveur, au comte de Noailles et à M^{lle} Marie-Cécile-Adrienne de Noailles, ses petits-enfants (Inventaire dressé par Desprez le 29 octobre 1844). Ce fut à la marquise de Saint-Sauveur qu'appartint en propre l'hôtel dont nous suivons l'histoire, au moyen de l'adjudication à titre de licitation, prononcée au prix de 312.129 francs (quittance du 14 juin 1845, liquidation du 17 dudit).

Par contrat du 24 janvier 1884 passé devant Prudhomme, notaire à Paris, la marquise Gabrielle-Marie-Rosalbe de Béranger, douairière de Rafélis Saint-Sauveur, demeurant place du Palais-Bourbon n^o 2, vendait contre la somme de 655.000 francs à la marquise Anforti, rue Vernet, 16, l'hôtel des n^{os} 6 et 6 bis. Les paiements se firent sous certaines réserves.

Le 4 février 1893, devant Thérét et Fleury notaires fut signé l'acte de vente entre Mathilde-Marthe-Ernestine Teitelbaum, dite de Bryotte, veuve du marquis Camille Anforti Pasquaglio Basadona, et Benoît Cotillon, négociant, boulevard Henri IV, n^o 1, pour la vente à ce dernier de l'immeuble ainsi désigné :

« Un hôtel sis à Paris, place du Palais-Bourbon n^{os} 6 et 6 bis, composé de : un bâtiment principal avec deux ailes sur cour, élevé sur caves voûtées, d'un rez-de-chaussée, d'un grand étage et de trois autres étages de moindre importance; communs comprenant un bâtiment au fond servant d'écurie et remises avec grenier au-dessus. En aile gauche, un bâtiment avec écurie au rez-de-chaussée et surélévation de deux étages; en aile droite, une cour couverte avec remise. Le tout d'une contenance superficielle totale de 1.026 m² environ. »

Le prix dépassa le demi-million.

1. Hypothèques, transcriptions et actes de mutation. Reg. n^o 5502, fo 3.

C'est vraisemblablement le vicomte de Ségur qui fit orner le grand salon reproduit par la planche 27. Les autres planches du présent album étant consacrées en majeure partie à l'Architecture et à la Sculpture, plusieurs vues à grande échelle des peintures de ce salon font l'objet des planches 28 à 31.

L'habileté surtout est nécessaire pour couvrir les parois d'un salon; le décorateur a eu pour celui-ci de l'imagination, son œuvre plaît dans son irréalité. Les arabesques sont charmantes, leur galbe lie le procédé du XVIII^e siècle au style empire bien déterminé par les médaillons consacrés à des scènes mythologiques; le « Jugement de Pâris » de la planche 30 est encadré d'un décor très varié : fleurs Louis XVI, pointes Directoire, palmes Empire; des bouquets ou corbeilles répartissent les masses et les équilibrent. Dans les dessus de porte, une figure aussi longue que le panneau qui la contient emplit sans effort le cadre dont la hauteur est le tiers de l'autre dimension.

On ne peut ajouter plus de détails sur ce salon qui a été photographié lorsque M. le comte d'Espeuilles de Vicence en avait la location¹.

HOTEL DE TESSÉ,

Quai Voltaire, n^o 1

Pl. 32 à 40.

Le flâneur qui longe les quais de la rive gauche ne manque pas de s'arrêter quelques minutes pour détailler la façade du vaste immeuble qui fait l'angle de la rue des Saints-Pères; les légers rinceaux d'un dessin pur, qui serpentent sur le linteau de la porte, dénoncent toutes les beautés que doit contenir cet hôtel. Il fut bâti de 1765 à 1768, ainsi qu'en font foi les actes authentiques dont M. le comte Vigier, propriétaire, a bien voulu nous faire donner communication par MM. Langlois et Fourchault, 4, rue d'Astorg.

A ce même coin de la rue des Saints-Pères et du quai Malaquais, M. Boulleau, secrétaire du roi, était, en 1700, propriétaire d'une maison qu'aucun dessin ou croquis n'a fait connaître à la postérité; à son décès, sa succession était embarrassée d'une foule de contestations, d'une masse énorme de dettes. Le roi ayant évoqué à lui et à son conseil les procès nés et à naître à ce sujet, avait nommé M. de Benoise, conseiller d'honneur à Dreux, commissaire pour statuer et juger en dernier ressort. Par décision souveraine de cette commission datée du 28 mars 1707, Claude Le Rebours, conseiller au Parlement, fut déclaré créancier de la somme de 125.546 livres 1 sol 8 deniers pour le paiement de laquelle il fut ordonné que la maison du quai Malaquais² lui demeurerait et appartiendrait en toute propriété pour la somme à laquelle elle serait estimée par experts, à dater du 1^{er} mars 1707, et, en cas d'insuffisance, sur le surplus des biens dépendant de la succession.

Cette estimation eut lieu le 20 juin 1707; un jugement du 1^{er} octobre 1708 ordonna que Le Rebours demeurerait propriétaire au compte de 95.000 livres.

Par contrat passé devant Capel, notaire à Paris, le 4 août 1714, Le Rebours vendit à Jean-François de Boisvin, marquis de Bacqueville, moyennant 140.000 livres payables en deux fois à six mois d'intervalle, ladite maison et le grand jardin situé sur la rue de Bourbon (de Lille) où Bacqueville fit élever un hôtel auquel il donna son nom, tout en demeurant dans l'immeuble du quai; c'est là qu'après avoir construit d'énormes ailes, ainsi que celles qu'on donne aux anges, il annonça qu'il traverserait la Seine en volant et viendrait s'abattre dans le jardin des Tuileries. Au jour dit, il s'élança de sa fenêtre et s'abandonna à l'air; dans les premiers instants, son vol fut assez heureux, mais lorsqu'il fut parvenu au milieu de la Seine, ses mouvements devinrent incertains et il finit par tomber sur un bateau de blanchisseuses. Le volume de ses ailes amollit un peu la chute : il en fut quitte pour une cuisse cassée.

1. Acte des 4 et 5 avril 1887; durée 3, 6 ou 9 années; prix 15.000 francs.

2. Ce nom fut porté par le quai Voltaire avant la Révolution, ainsi que quai des Théâtres, quai du Pont-Royal et quai Barbier.

En 1760, la majeure partie de la maison du quai fut incendiée ; elle n'était point encore réparée lorsque, par contrat passé devant Dupont, notaire à Paris, le 24 décembre 1764, Alexis-Madelaine de Boivin, marquis de Bacqueville, seul et unique héritier de son père, se défit de cette maison formant alors un carré à peu près parfait de 218 toises superficielles, au prix de 9.500 livres (même prix que celui qui fut payé à Le Rebours en 1708), au profit de François-Joseph, comte de Hallwyl, et dame Marie-Thérèse-Nicolas Mydorge, son épouse. (Jugement confirmatif du 18 septembre 1765.)

Ces derniers propriétaires cédèrent leur bien, le 7 octobre 1765, par contrat signé devant Chomel, notaire à Paris, à dame Marie-Charlotte de Béthune-Charost, veuve de René de Froullai, comte de Tessé, grand écuyer de la reine, sous la condition de faire rebâtir sur le terrain un nouvel hôtel — qu'elle n'occuperait qu'à titre d'usufruit — et la propriété en appartenir à son fils au moyen que celui-ci lui rembourserait moitié du prix de la vente et des dépenses de reconstruction ; le prix principal fut fixé à 90.000 livres, constitué par 4.500 livres de rente.

M. et M ^{me} Halwyle ont reçu à titre	
de pot de vin.....	20.000 »
Le coût de la reconstruction a été de	219.000 »
payées à Letellier, entrepreneur des	
bâtiments du roi, le 9 avril 1772,	
soit au total.....	329.000 »

A compter de cette reconstruction, la maison a pris le nom d'hôtel de Tessé.

C'est sous ce nom que l'abbé Bory, conseiller au Parlement, grand-chambre d'icelui, occupa l'hôtel qu'il avait acquis à vie ; lorsqu'il mourut, le 18 mai 1785, l'immeuble fit retour au comte de Tessé et à sa femme qui le vendirent, le 31 mars 1786, à François-Gaspard-Philippe Petit de Petitval, contre la somme de 265.000 livres, dont 230.000 pour le prix de l'immeuble et 35.000 pour celui des glaces et boiseries (contrat passé devant Mayeux, notaire à Paris).

Après la mort de M^{me} de Petitval (Anne-Suzanne-Marguerite Donat de Saint-Coux) et du propriétaire lui-même, celui-ci, le 2 floréal an IV, la succession fut recueillie par leur fils et unique héritier, Marguerite-Alexandre-Gaspard qui habitait l'hôtel quai Voltaire, n° 1, sous la tutelle de son oncle Pierre-Alexandre Petit de Petitval ; il y décéda le 20 germinal an IX.

Cette succession a donné lieu à un gros travail des tabellions, les lignes paternelles et maternelles, des grands-oncles aux arrière-cousins défilèrent dans les études des avoués jusqu'au jugement du 2 nivôse an X ordonnant de procéder à la vente de l'hôtel dont voici la désignation : « Maison consistant en une grande porte cochère, un principal corps de logis donnant sur le quai, composé au rez-de-chaussée de la loge de portier, cuisine, lavoir, garde-manger, office, armoires, remises et écuries, belles caves sous la maison. Entresol, trois étages, un grand et bel appartement complet et au troisième étage, chambres de domestiques. Autres corps de logis à côté donnant sur la rue des Saints-Pères composé d'écuries, entresol, deux étages, grenier au-dessus, ladite maison servie par un principal escalier et deux autres petits escaliers de dégagement.

Le 29 floréal an X, adjudication définitive à M. Vigier, présent à l'audience, moyennant 150.000 fr. plus le mobilier (23.046 fr.) et les frais 20.494 fr. 24 c., mais le décès de trois rentiers viagers hypothécaires, l'abaissement du prix du mobilier, la déduction de la valeur d'objets non trouvés au récolement ramenèrent le prix total d'achat à 156.290 fr. 76.

Depuis le Consulat, l'hôtel est resté dans la même famille, M. le comte Vigier en est aujourd'hui propriétaire.

Bugeaud de la Piconnerie, maréchal de France, duc d'Isly, mourut du choléra au premier étage de l'hôtel ; on lit dans *La Patrie* du 10 juin 1849 : « Pendant toute la journée, la foule n'a pas cessé d'assiéger l'hôtel Vigier où réside le malade. Dans le grand salon qui précède la chambre de l'illustre malade on remarquait », aux côtés d'Achille Vigier, tout ce que l'Administration et la Politique comptaient de plus haut placé ; Bugeaud mourut ce même jour à 6 h. 35. Né en 1784, le maréchal fut déposé dans le caveau des Invalides le 19 juin 1849.

Le sculpteur genevois, Pradier, né le 23 mai 1792, se promenait sur les bords de la Seine, le 4 juin 1852, au milieu d'élèves et

d'amis, lorsqu'à mi-chemin entre Bougival et Marly, il fut frappé d'apoplexie. *La Patrie* fait connaître qu'amené à Paris, il expira dans l'hôtel Vigier à 11 heures du soir, et *Le Moniteur* raconte ses obsèques du 9 juin : le cortège passa le pont du Carrousel, prit la rue Richelieu et les boulevards jusqu'au Père-Lachaise où la série des discours se termina par celui du pasteur Coquerel.

Pour être sûr d'échapper aux ventes des choses anciennes, le sort ne pouvait être plus favorable à cet hôtel : il les encadre ; MM. Guiraud frères, antiquaires, en occupent tout le premier étage pour leur commerce qui donne le complément d'art désiré par le visiteur.

La construction de Rousset¹ n'a pas été dessinée à la légère, les lignes en ont été étudiées sur le plan avec la volonté de créer un édifice sérieux, aux proportions équilibrées ; l'architecte a réservé pour le premier étage, où l'on accède par un spacieux escalier, tous les embellissements nécessaires au logement d'une noblesse qui s'y connaissait dans la façon de recevoir.

Une vue de l'hôtel, lors de sa construction, est reproduite sur le dessus de porte visible à droite de la pl. 37 ; les boutiques que les nécessités de la vie ont depuis un siècle obligé à tolérer au rez-de-chaussée n'y figurent pas encore et l'on se rend compte de ce qu'était alors la façade.

La première pièce qui s'offre à la vue après avoir traversé l'antichambre est l'ancienne salle à manger qu'un des locataires précédents avait fait peindre en ton bois ; MM. Guiraud l'ont fait remettre dans son état primitif bien préférable. La décoration extérieure est rappelée ici par les pilastres ioniques. Les reliefs des dessus de porte (pl. 34) représentent les Quatre saisons dans « le goût français », selon l'expression de Louis XIV à propos de Nicolas Coustou ; ils sont en effet pleins d'esprit et de vie et le talent y abonde. Les travaux de ce genre peuvent se comparer à la sculpture architecturale, comme les Tanagra de Béotie et les Myrina d'Asie Mineure, aux monuments grecs ; de grands artistes se sont complus dans ces scènes qui sont autant de petits tableaux où peuvent se travailler des paysages et des ciels que les statues ne faisaient pas prévoir.

Le grand salon qui fait suite, peut être considéré comme un modèle du style. Le génie du décorateur s'y révèle par la simplicité si difficile à obtenir ; moins d'ornements était impossible, plus auraient nui. L'ensemble remémore dans son milieu le temps où le régime royal à son déclin voyait les dernières réceptions d'une noblesse raffinée, aimable et dépensière. La cheminée de marbre bleu turquin ne ressort pas exagérément sur les boiseries blanc mat et or ; les dessus de porte rappellent les Saisons sous des figures de danseuses.

Le salon de compagnie (pl. 37) présente un revêtement de boiserie d'une grande simplicité. Les sujets des quatre panneaux sont inspirés des peintures de Carle Vanloo qui décoraient le salon de compagnie du château de Bellevue, œuvres exécutées par ordre de M^{me} de Pompadour : la Musique, la Sculpture, la Peinture et l'Architecture ; sur cette dernière toile, le copiste a remplacé la façade du château de la favorite par celle de l'hôtel de Tessé (voir plus haut).

Le camée plein de grâce du couronnement de la glace est agrémenté d'une retombée de fleurs d'un charmant effet.

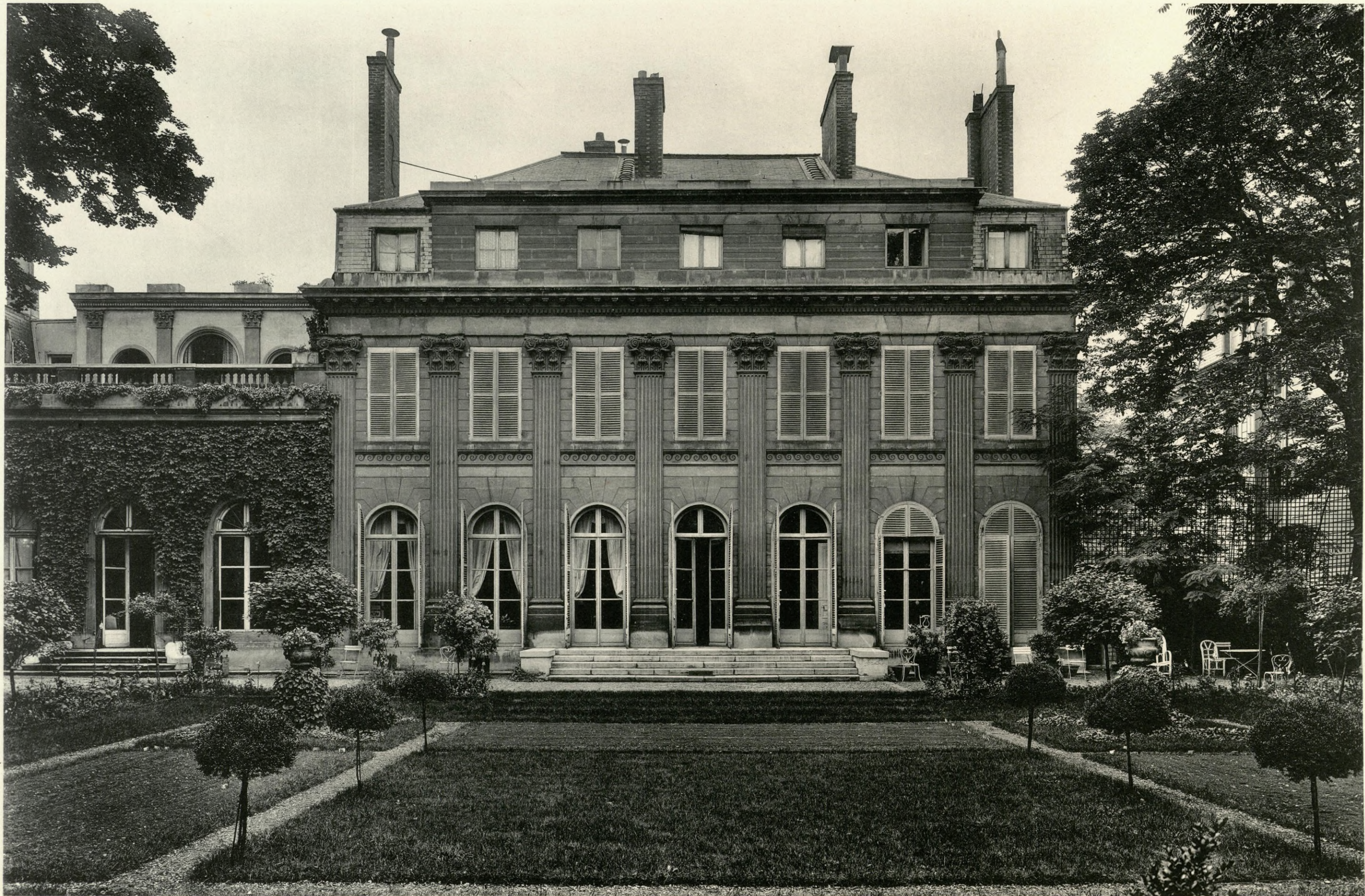
La pièce qui paraît la plus intéressante est peut-être la chambre à coucher qu'on voit presque entière sur la planche 39 et dont les détails à grande échelle font l'objet de la planche 40.

La cheminée, en marbre blanc orné d'appliques de cuivre, a son linteau incrusté d'une frise fort bien travaillée qui la rattache aux modèles créés par Gouthière ; la guirlande en bois doré de l'alcôve et les ornements des dessus de porte sont conçus très élégamment.

Les salons que nous venons de décrire nous ont été ouverts par MM. Guiraud de la façon la plus profitable pour les lecteurs des *Vieux hôtels de Paris* ; leur généreuse contribution à notre courte étude doit être signalée à la fin de ce volume.

J. VACQUIER.

1. Rousset, Pierre-Noël, architecte du roi, décédé en 1763 après avoir tracé le plan et les vues de l'hôtel de Tessé.



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur. Paris

Hôtel Masseran, boulevard des Invalides, N° 52. Façade sur le jardin.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



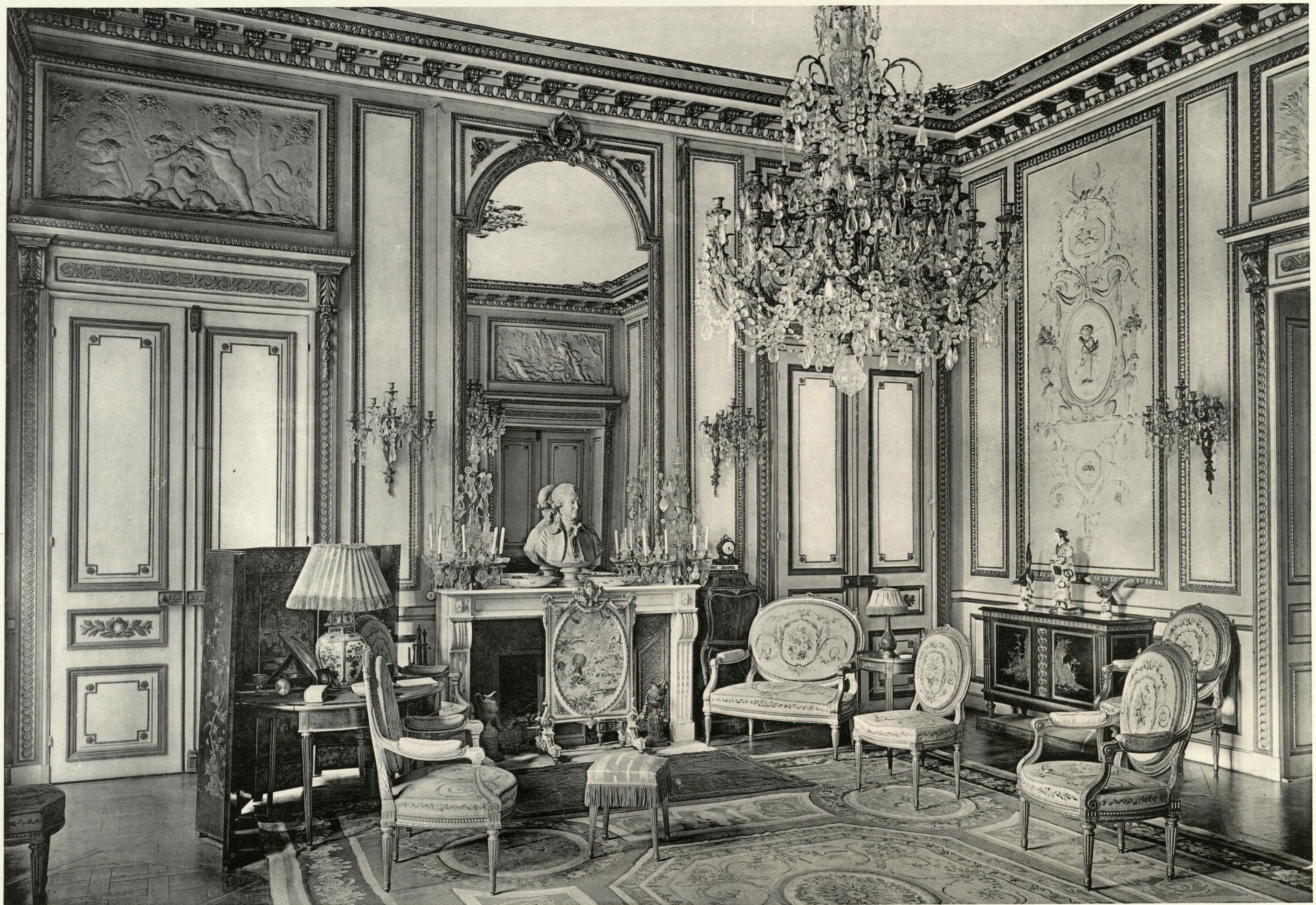
Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel Masserano, Le Grand Salon.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel Masseran, Salon de Compagnie. (D. du Plan).

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



1



Cliché A. Salaün

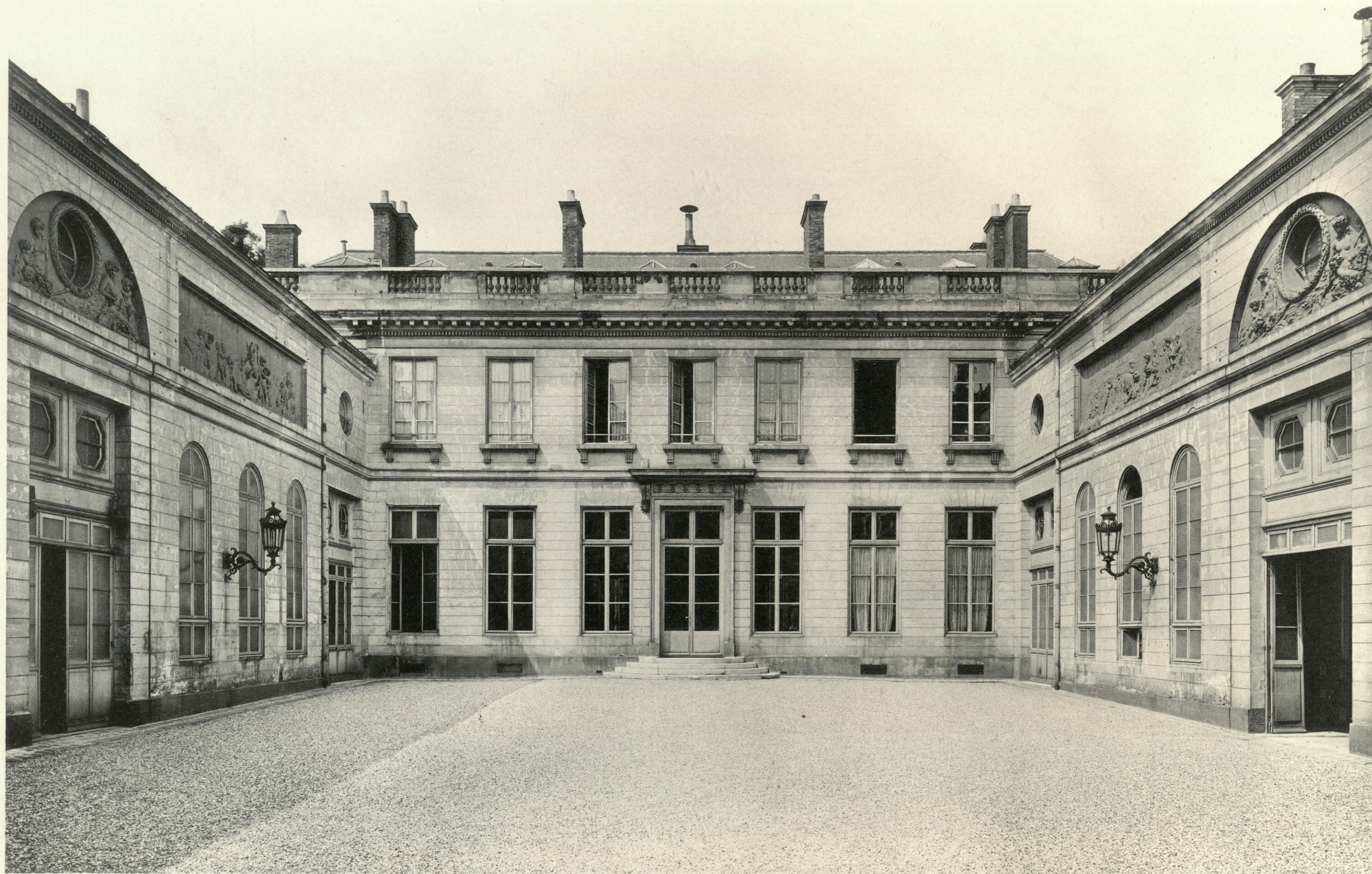
2

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Bourbon-Condé, 1. Façade de l'hôtel, rue Monsieur. 2. Le vestibule d'entrée.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Bourbon-Condé, rue Monsieur, N° 12. Élévation sur la Cour d'honneur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



1



2

Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Bourbon - Condé, Bas-reliefs en terre cuite, formant pendant sur chacun des côtés de la Cour d'honneur. Haut. 2". Long. 6", 80.

1. Un bouc dressé sur ses pieds de derrière, porte un bambin armé d'un thyrsos tandis qu'une demi-douzaine d'enfants et de jeunes satyres tirent la monture à l'aide de guirlandes attachées à ses cornes.
2. Deux bambins viennent d'enlever les petits d'une panthère qui s'apprête à les poursuivre et tient sous ses pattes un petit satyre renversé.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



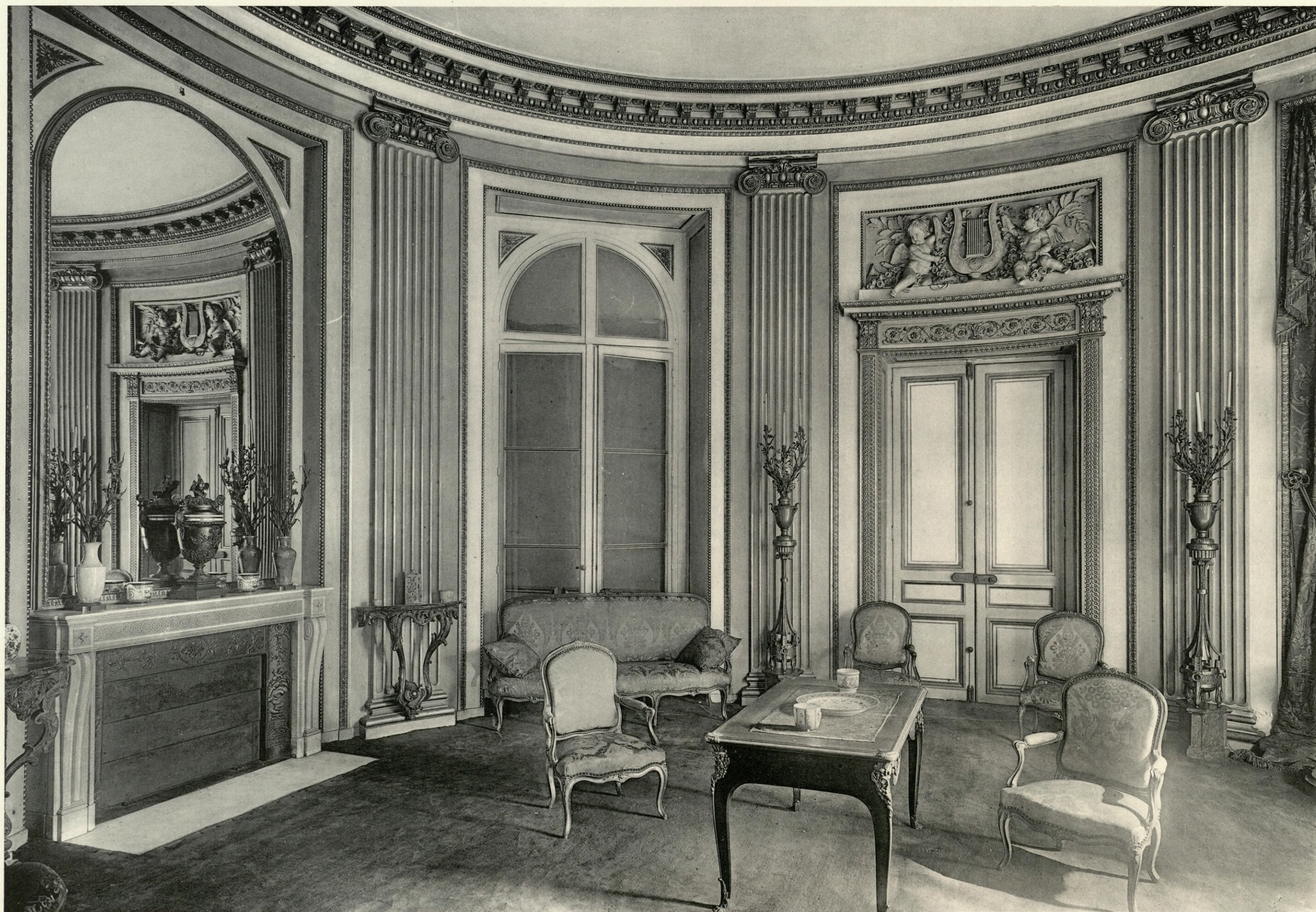
Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Bourbon - Condé, rue Monsieur N° 12. Façade sur le jardin.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

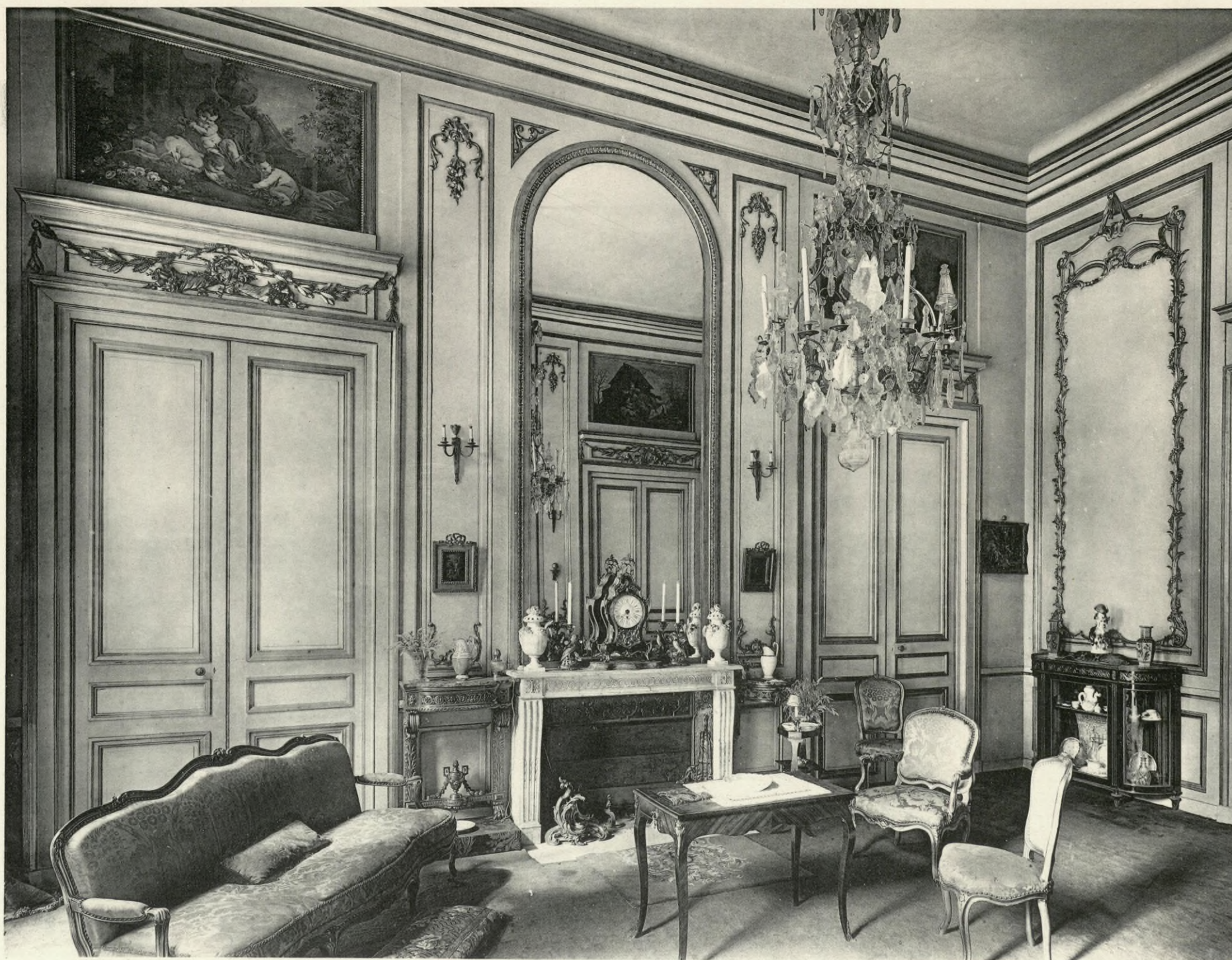
Hôtel de Bourbon-Condé, Salon de Compagnie ou Salon de Musique. (H. du plan).

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



1



Cliché A. Salaün

2

F. Contet. Éditeur, Paris

Hôtel de Bourbon - Condé. 1. Petit salon du 1^{er} étage. 2. Seconde Antichambre. (F. du plan).

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Bourbon - Condé. Le Cabinet bleu de M^{lle} de Condé. (K. du plan).

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel d'Avaray, rue de Grenelle N° 85. Élévation du portail d'entrée.
Actuellement Légation des Pays-Bas.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

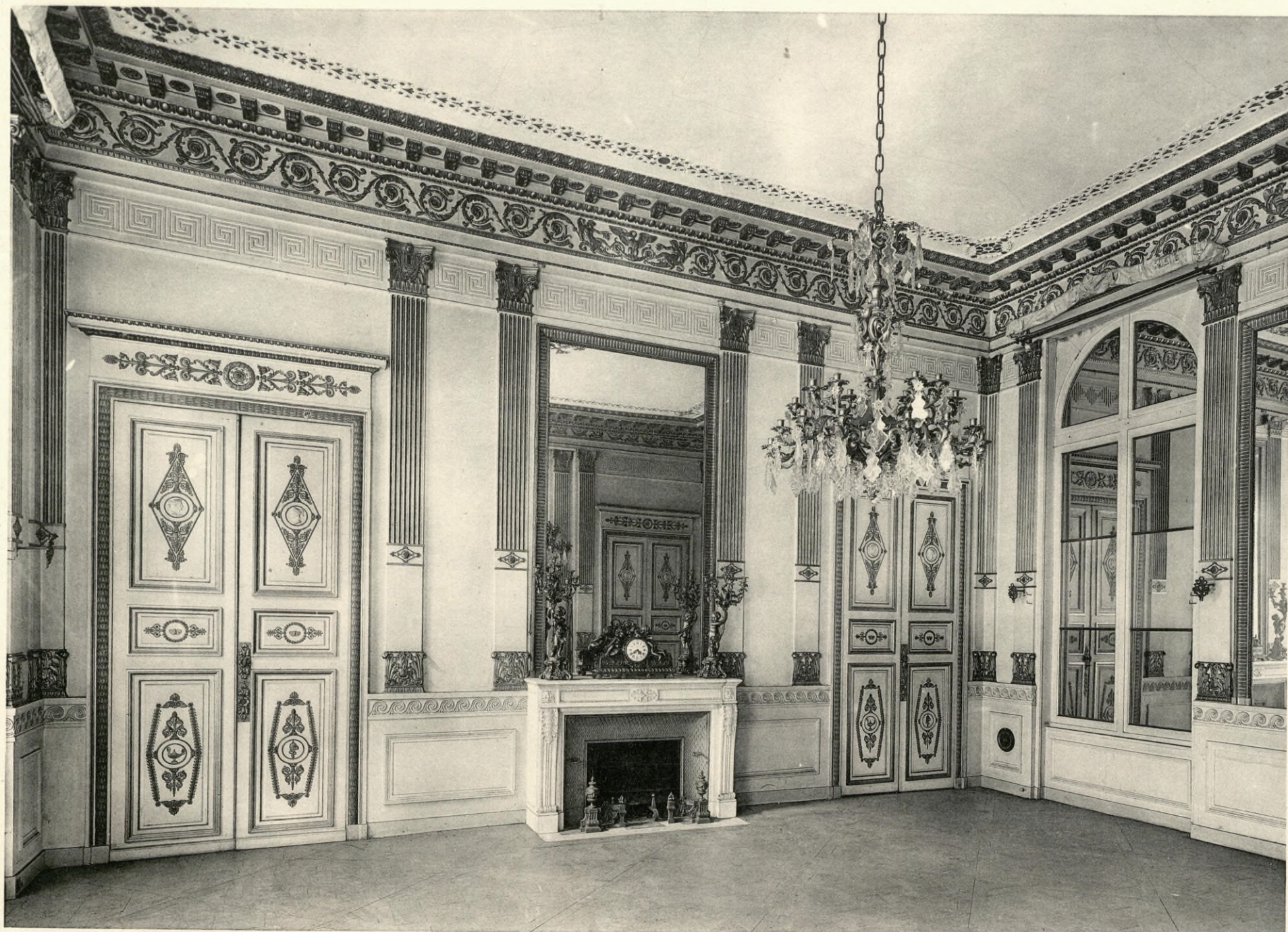
F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel d'Aray. Façade sur le jardin et détail du grand balcon.

Actuellement Légation des Pays-Bas.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



1



Cliché A. Salaün

2

F. Contet, Éditeur. Paris

Hôtel d'Aray. 1. Le grand Salon du rez-de-chaussée. 2. Départ du grand Escalier.

Actuellement Légation des Pays-Bas.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Rochecrouart, rue de Grenelle N° 110. Elevation de l'hôtel sur la Cour d'honneur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



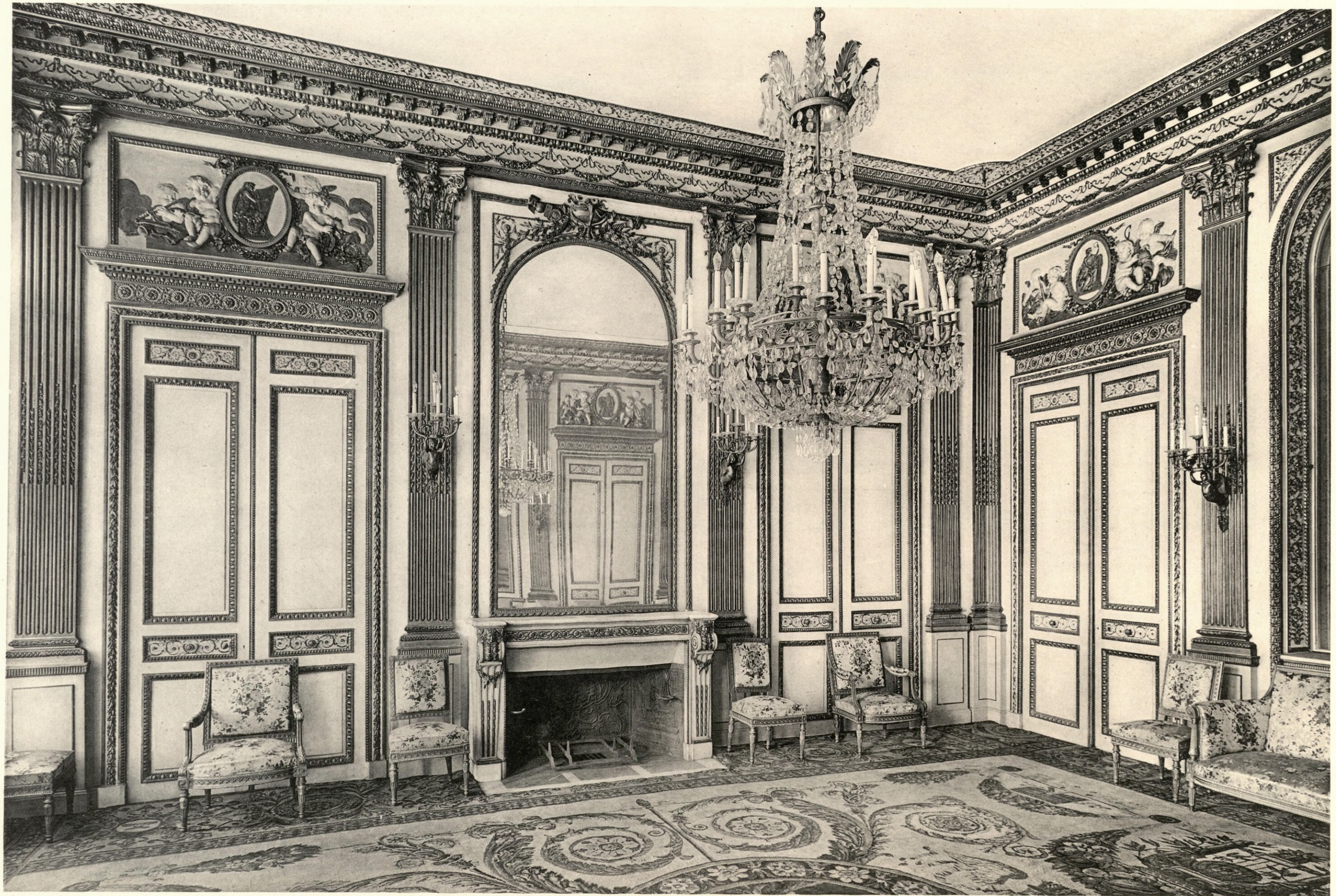
Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Rochebouart, rue de Grenelle N° 110. Façade sur le jardin.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227

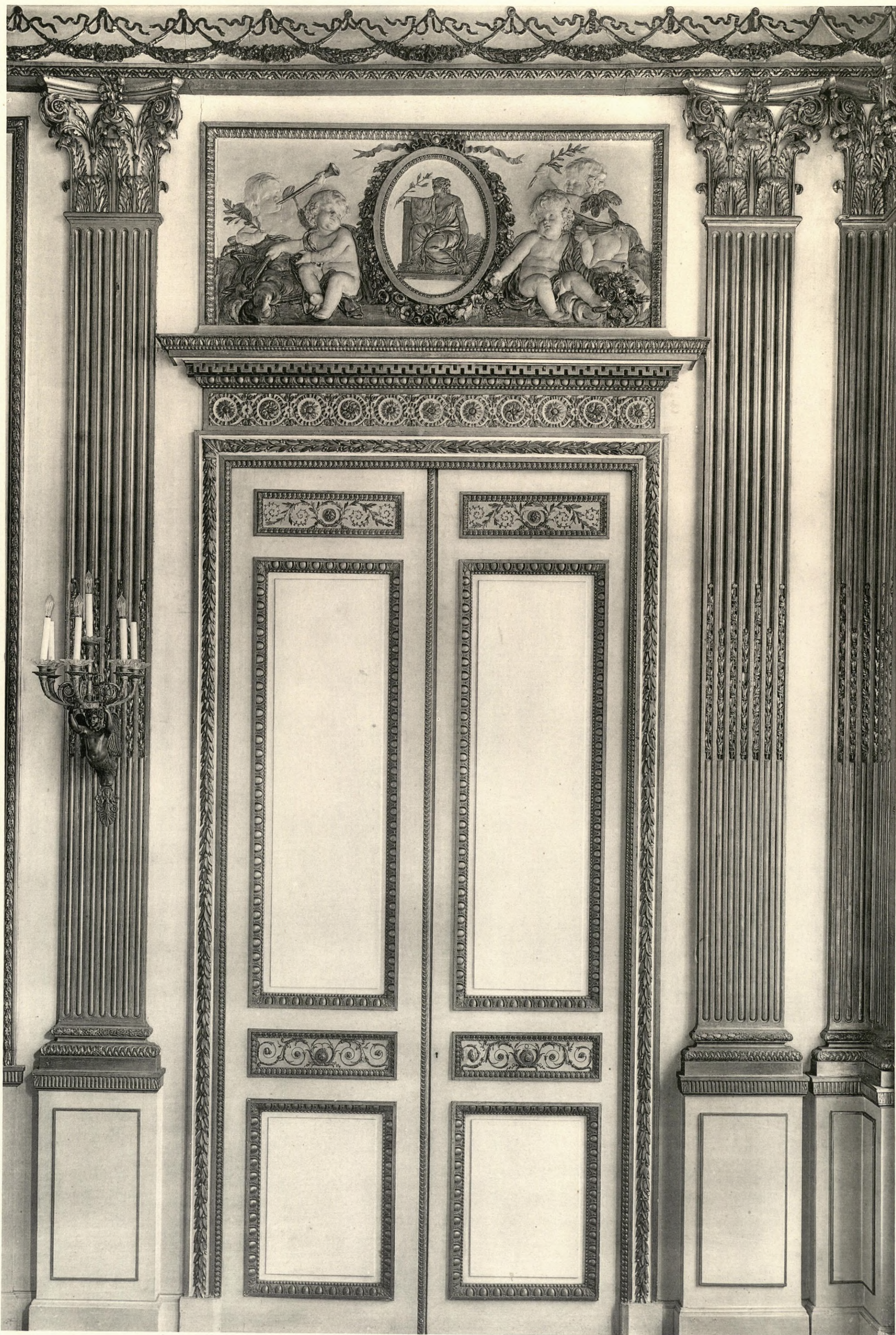


Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Rochecouart, Le Salon Corinthien.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Rochecouart. Porte et lambris du Salon Corinthien.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227

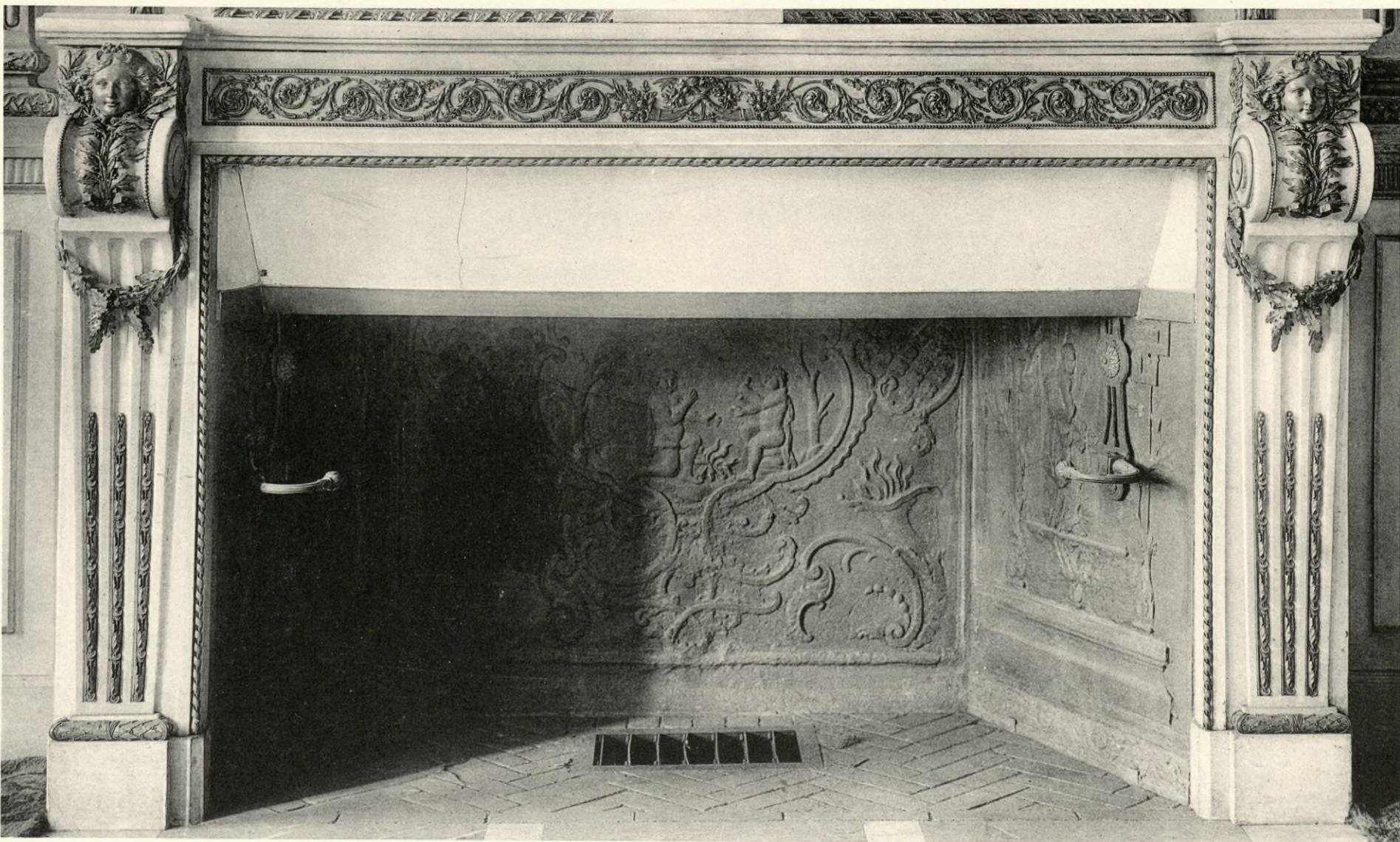


Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Rochecouart, Le Salon Corinthien. Dessus de portes & détail de la frise.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Rochecouart, Cheminée du Salon Corinthien. Hauteur 1^m,17. Longueur 1^m,92.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Salm, (aujourd'hui Palais de la Légion d'Honneur). Façade sur le quai d'Orsay.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Salm, (aujourd'hui Palais de la Légion d'Honneur). Façade sur la rue de Lille, N° 64.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



1



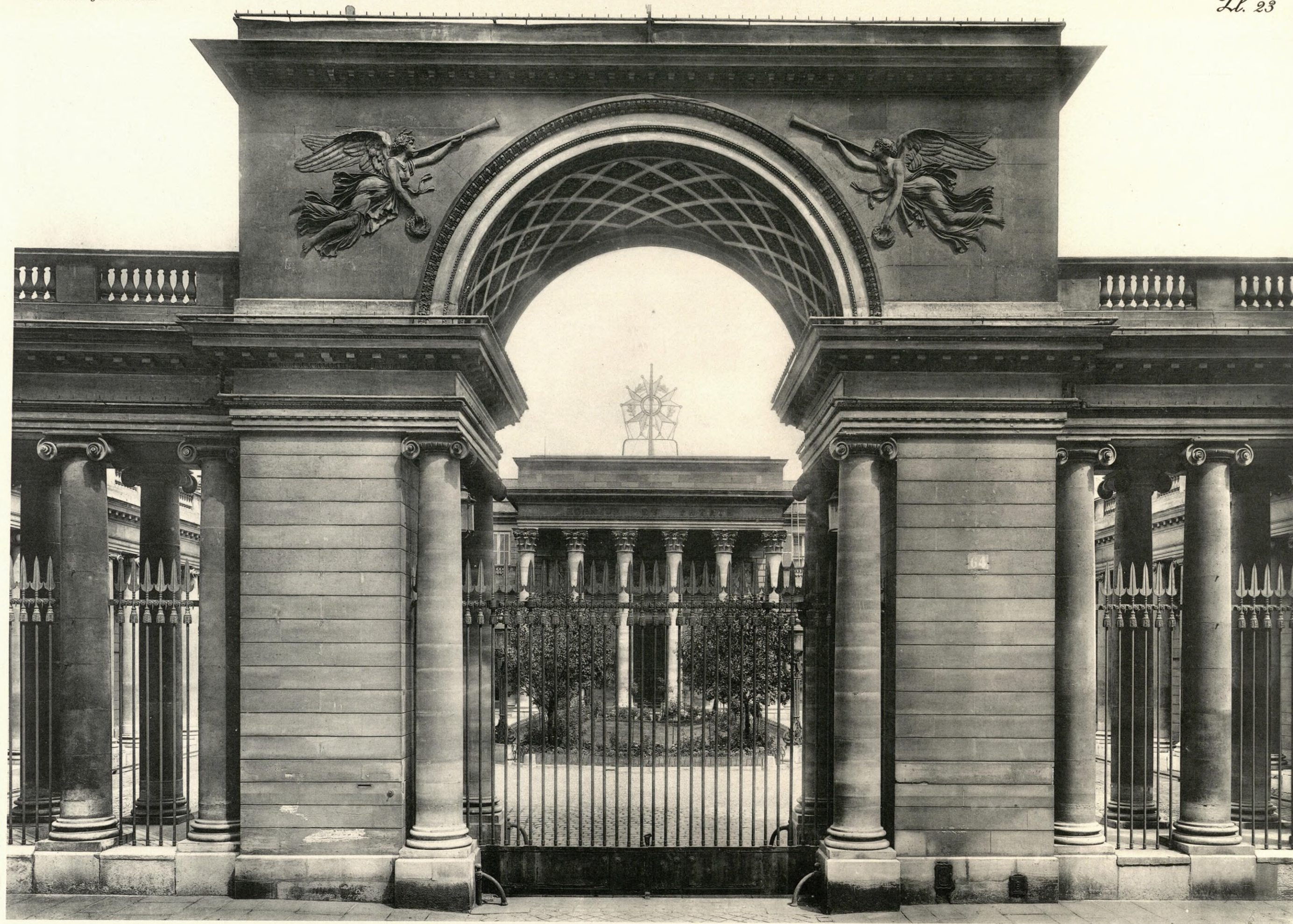
2

Cliché A. Salaün

F. Contet. Éditeur. Paris

Hôtel de Salm. Bas-reliefs ornant la Façade sur la rue de Lille. 1. Une Marche de sacrifice dans le genre des anciens, par Roland. - 2. Un Cortège funèbre, de Moitte ou de Boquet.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet. Éditeur, Paris

Hôtel de Salm. Elevation du portail d'entrée sur la rue de Lille.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Salm. Façade du corps principal sur la cour d'honneur.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Salm. Le Portail d'entrée à l'intérieur de la cour d'honneur et le péristyle.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Salm. Bas-reliefs allégoriques encastrés dans les façades latérales.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



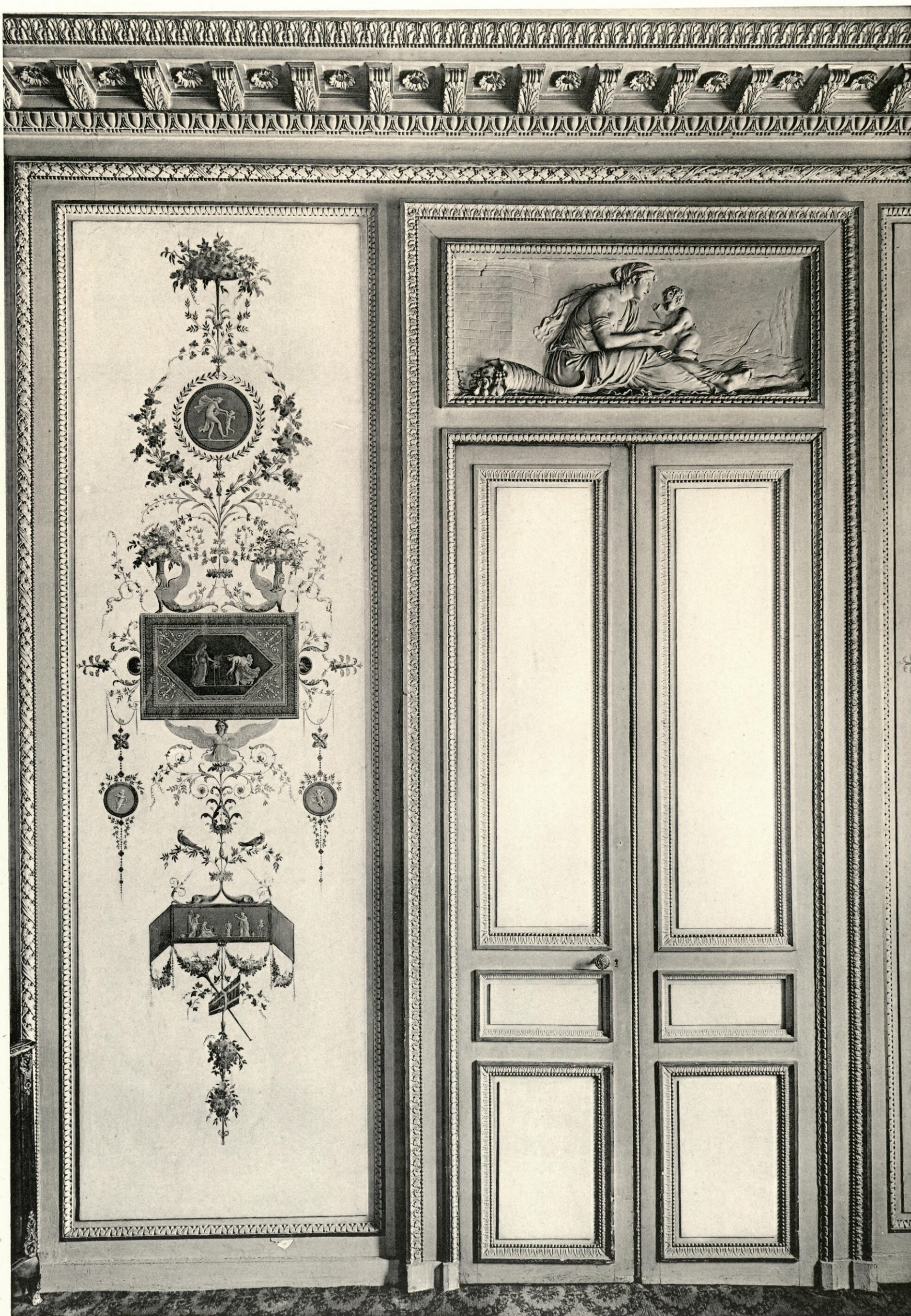
Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur. Paris

Maison de M. Aubert, Place du Palais-Bourbon, Nos 6 & 6 bis. Petit Salon à fresques, du grand étage.

Époque de transition : Fin Louis XVI - Directoire.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur. Paris

*Maison de M. Aubert. Petit Salon à fresques.
Détail d'une porte et d'un panneau situés en regard de ceux représentés à la pl. précédente.*

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



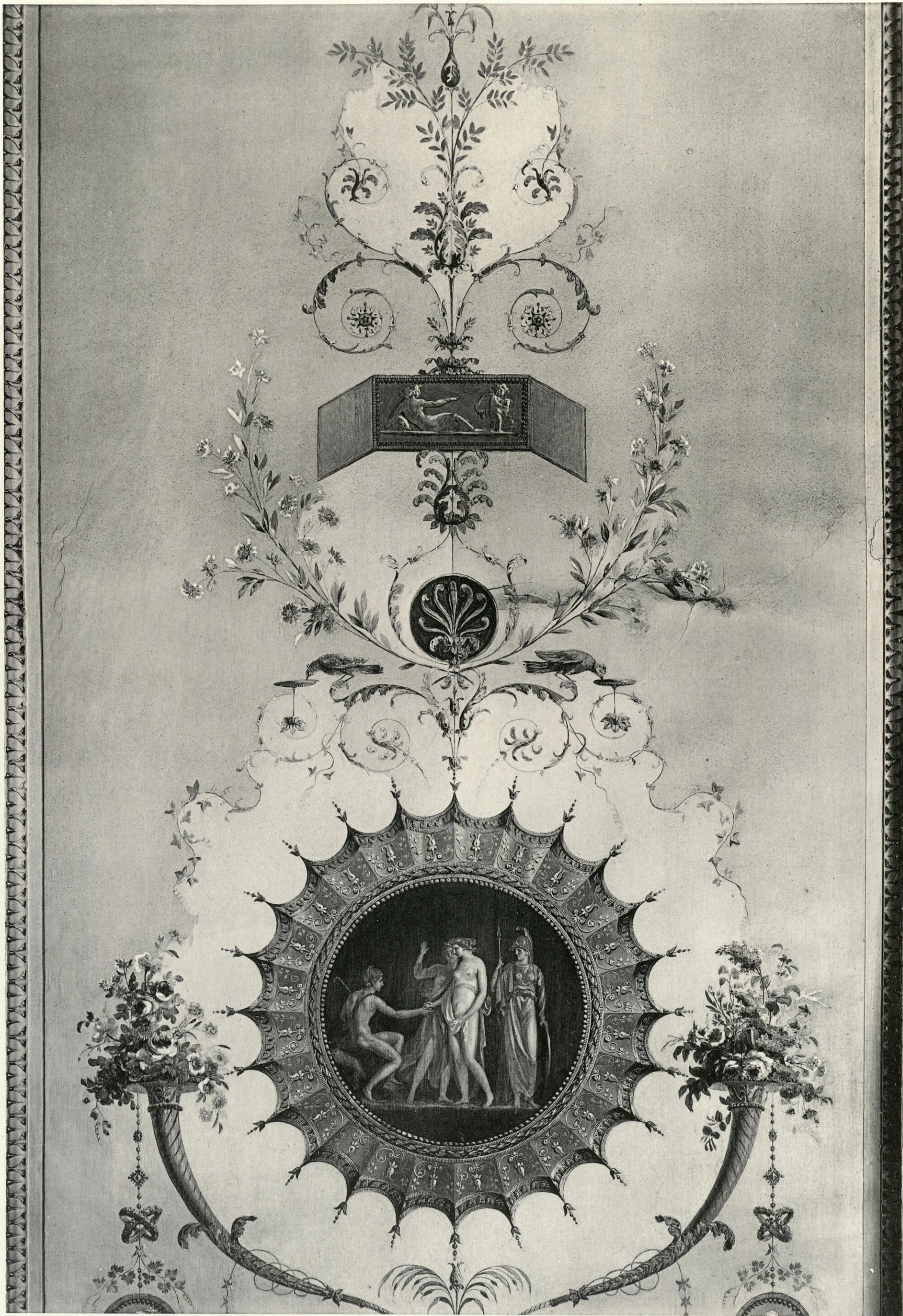
Cliché A. Salaün

F. Contet. Éditeur. Paris

Maison de M. Aubert, Petit Salon à fresques. Détail d'un des petits panneaux encadrant les portes.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



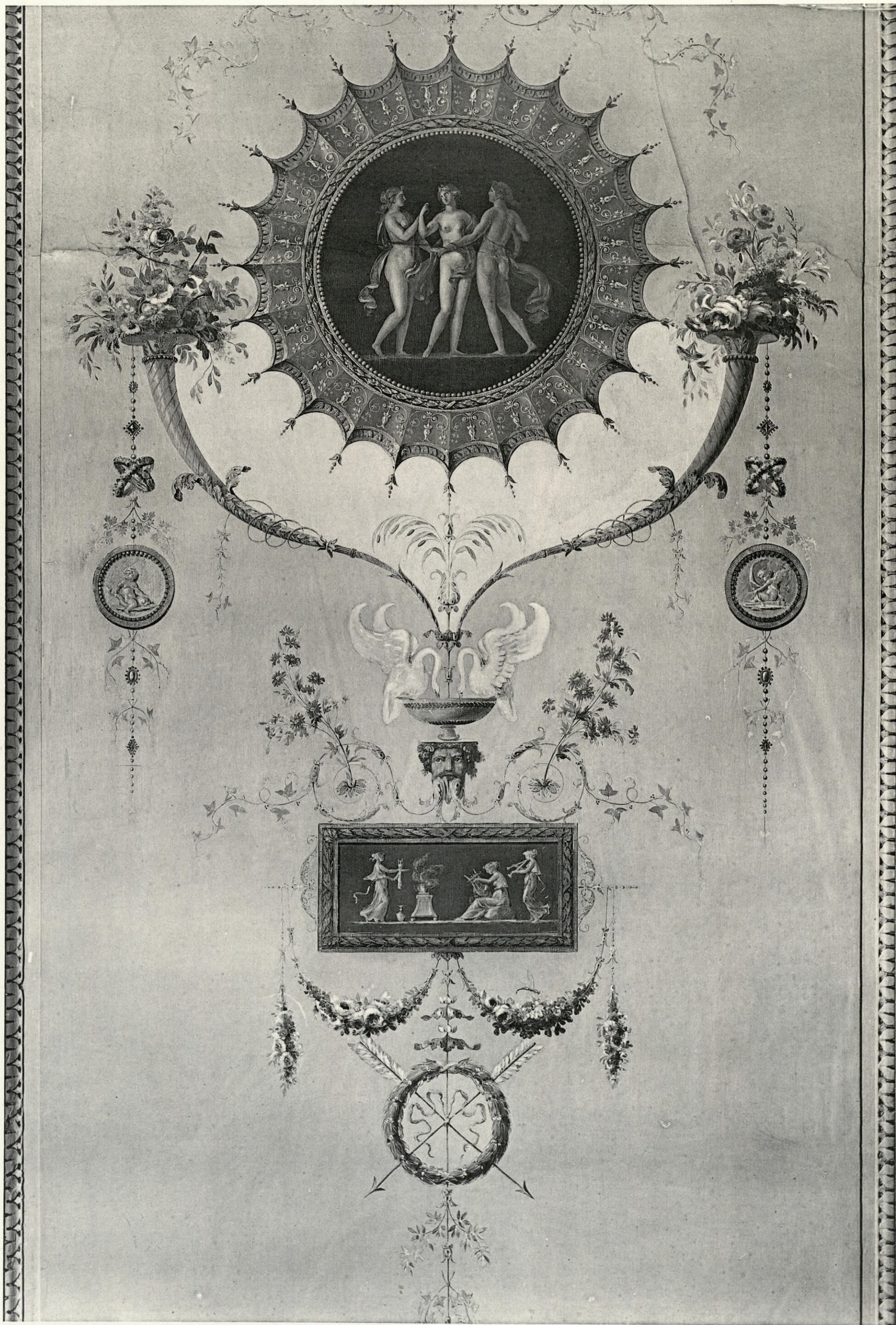
Cliché A. Salaün

F. Contet. Éditeur. Paris

Maison de M. Aubert, Petit Salon à fresques. Partie supérieure et médiane d'un grand panneau.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet. Éditeur. Paris

Maison de M. Aubert, Petit Salon à fresques. Partie médiane et inférieure d'un grand panneau.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Cessé, quai Voltaire N^o 1. Façade sur le quai.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Tesse, Seconde Antichambre.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227

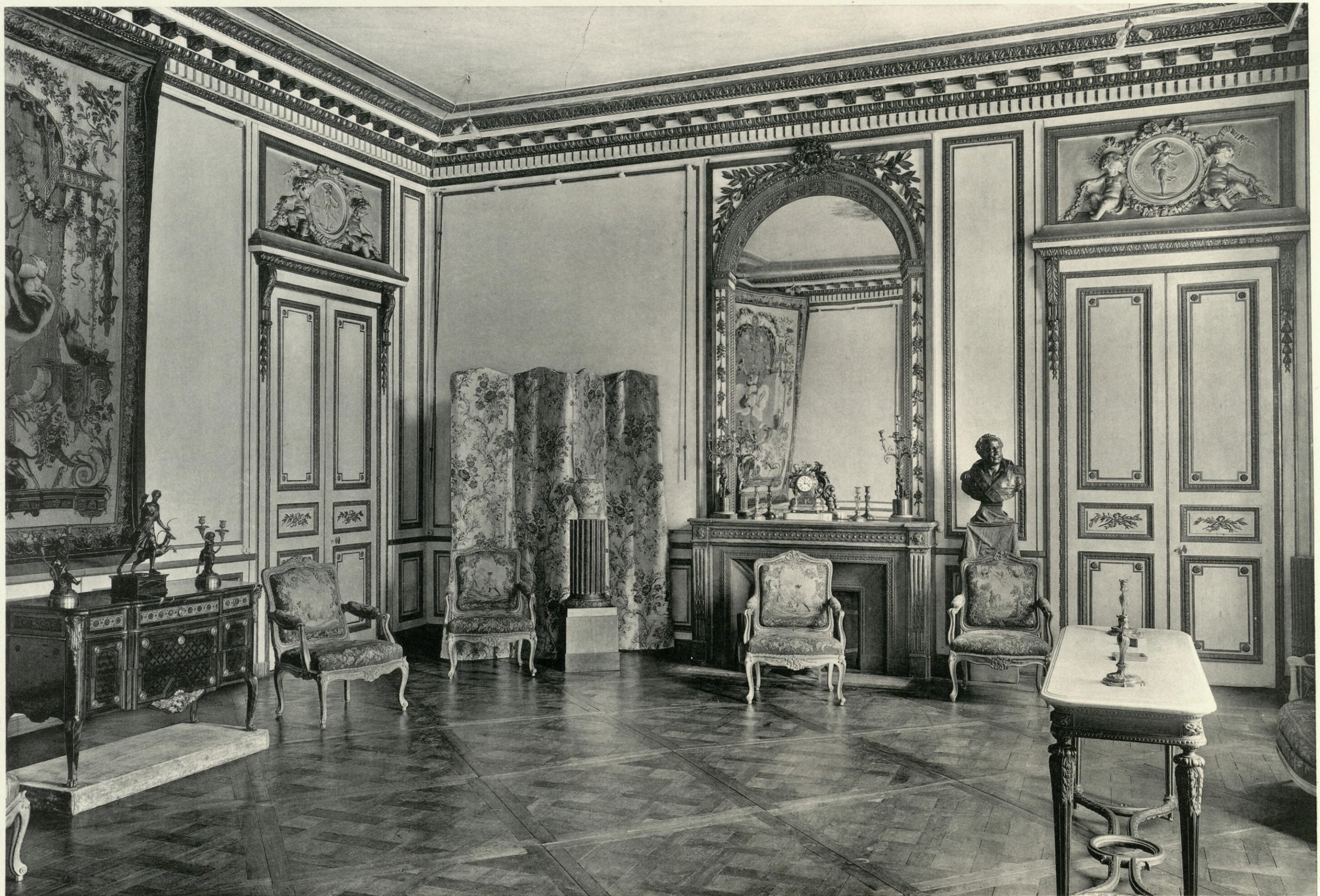


Cliché A. Salaün

F. Contet. Editeur. Paris

Hôtel de Tesse. Seconde Antichambre. Détails des bas-reliefs couronnant les portes.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227

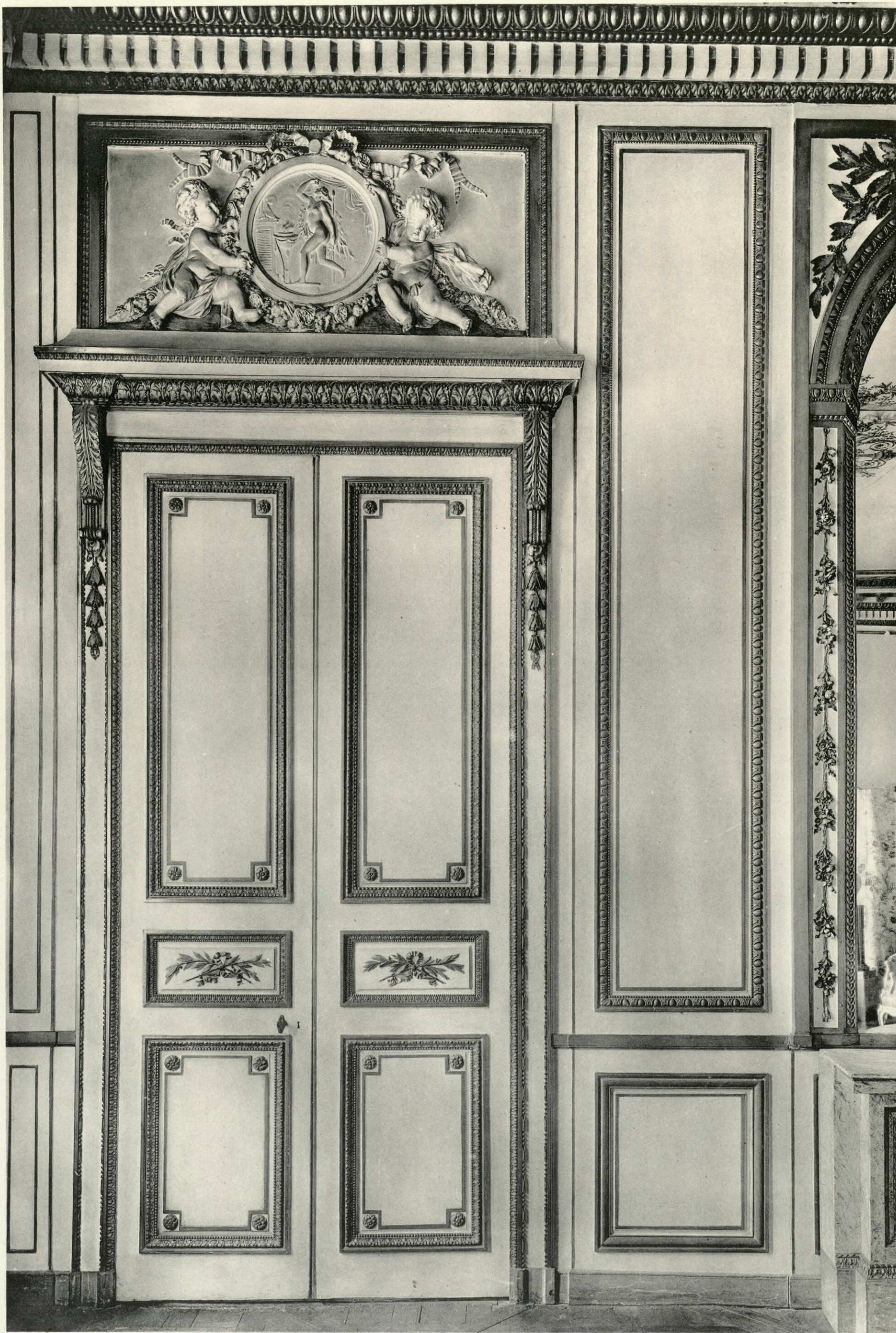


Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Tessé, Le Grand Salon.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



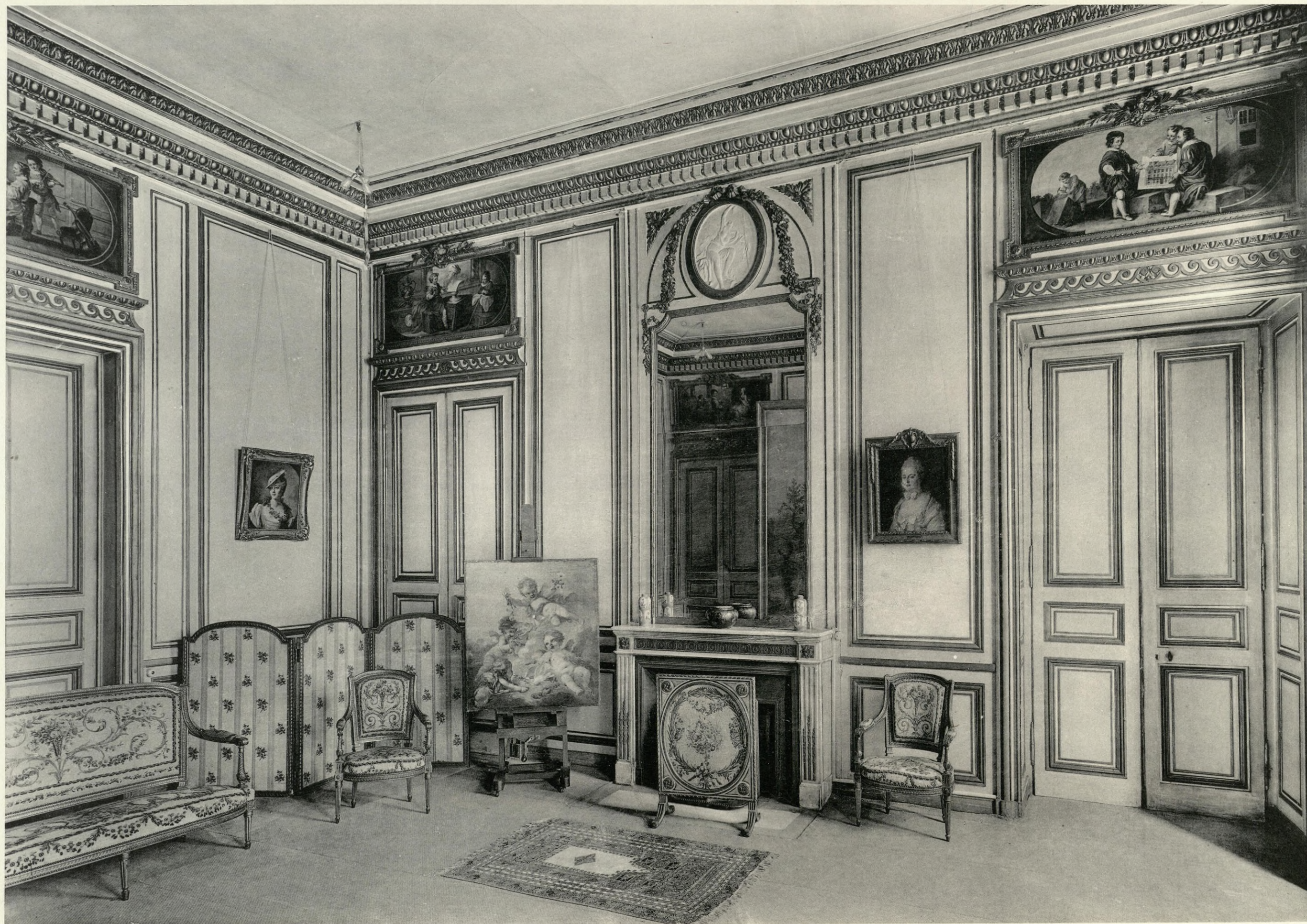
Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Tessé, Porte et lambris du Grand Salon.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Tessé, Salon de Compagnie.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES
258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Tessé, Salon de Compagnie. Détails d'un dessus de porte & du couronnement de la glace.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Editeur, Paris

Hôtel de Tessé, La Chambre à Coucher.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227



Cliché A. Salaün

F. Contet, Éditeur, Paris

Hôtel de Tessé, Chambre à coucher. Détail de la partie supérieure de l'alcôve.

UNIVERSITY OF HOUSTON
LIBRARIES

258227

★
NA 7348
P2
C62
v. 6

258227

Author: Contet

Title: Les vieux hotels de Paris

UNIVERSITY OF HOUSTON LIBRARIES

